

ANNEE 1948

OCTOBRE

CONJUNCTION

No. 17

ARTICLES

Gaston Monnerville, Paul Grunebaum-Ballin

POEMES

Dominique Hippolyte, Ulysse Pierre-Louis

PORTRAITS

Morisseau-Leroy par Simon B. Lando

COURRIER DE FRANCE

L'Ecole Normale Supérieure
Le Bi-Centenaire de l'Esprit des Lois
La Poésie en France
L'Ecole Française d'été de Middlebury
Livres de France

LETTRES, SCIENCES ET ARTS EN HAÏTI

La double vie d'Hector Hyppolite
Artiste et Prêtre vodou
Le Cancer
Livres et Revues

CHRONIQUE

A la Légation
A l'Institut

BULLETIN DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'HAÏTI
PORT-AU-PRINCE

ANNEE 1948

OCTOBRE

CONJUNCTION

No. 17

ARTICLES

Gaston Monnerville, Paul Grunebaum-Ballin

POEMES

Dominique Hippolyte, Ulysse Pierre-Louis

PORTRAITS

Morisseau-Leroy par Simon B. Lando

COURRIER DE FRANCE

**L'Ecole Normale Supérieure
Le Bi-Centenaire de l'Esprit des Lois
La Poésie en France
L'Ecole Française d'été de Middlebury
Livres de France**

LETTRES, SCIENCES ET ARTS EN HAÏTI

**La double vie d'Hector Hyppolite
Artiste et Prêtre vodou
Le Cancer
Livres et Revues**

CHRONIQUE

**A la Légation
A l'Institut**

**BULLETIN DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'HAÏTI
PORT-AU-PRINCE**

CONJONCTION

Est le Bulletin de l'Institut Français d'Haïti.

SES BUTS

- Diffuser les idées fondamentales qui caractérisent la pensée française vivante.
- Resserrer les liens traditionnels unissant Haïti et la France.
- Apporter une collaboration effective à l'épanouissement de la culture haïtienne.
- Rendre compte non seulement des activités de l'Institut Français mais encore de l'activité intellectuelle d'Haïti.

«CONJONCTION» n'est pas une revue de propagande. Elle ne vise à aucune action politique ou confessionnelle. Elle sollicite la collaboration des auteurs haïtiens et étrangers.

SON MOT D'ORDRE

Tout faire pour que les hommes différents par leur hérédité, le milieu géographique et social qui les a modelés, par les disciplines intellectuelles qui ont formé leur pensée, puissent se connaître, se comprendre, et soient mis en mesure d'apporter leur contribution originale à l'élaboration d'une véritable conscience humaine.

*Institut Français
d'Haïti*

SOMMAIRE

	Page
I	
<i>Gaston Monnerville : Liberté, création continue.....</i>	3
<i>Paul Grunebaum-Ballin : Le rationalisme et la fraternité des races...</i>	5
<i>Schiller : Ode à la Liberté.....</i>	12
<i>Dominique Hippolyte : Deux poèmes.....</i>	13
<i>Ulysse Pierre-Louis : Trois poèmes.....</i>	14
<i>S. B. Lando : Un écrivain haïtien, F. Morisseau-Leroy.....</i>	20
 II	
Courrier de France	
<i>L'Ecole Normale Supérieure.....par Paul Guth.....</i>	21
<i>Le Bi-Centenaire de l'Esprit des</i>	
<i>Loispar André Delacour.....</i>	24
<i>La poésie en France.....par Luc Estang.....</i>	26
<i>L'Ecole Française d'été de Middle-</i>	
<i>burypar André Castel.....</i>	29
<i>Livres de France.....par Armand Mario.....</i>	31
 III	
Lettres, Sciences et Arts en Haïti	
<i>La double vie d'Hector Hyppo-</i>	
<i>lite, artiste et prêtre vaudou</i>	
<i>(extraits)par Ph. Th. Marcelin et J. Chenet</i>	37
<i>Le Cancerpar le Dr. Jo Nordmann.....</i>	42
<i>Livres et revues.....</i>	51
 IV	
Chronique	
<i>A la Légation.....</i>	56
<i>A l'Institut.....</i>	56

RHUM BARBANCOURT

Apprécié depuis 1862

**Port-au-Prince
Tel. 2756**

**Les livres et les manuscrits doivent être envoyés
au Directeur de l'Institut Français
3, Avenue Charles Summer — Port au Prince — Haïti
Téléphone : 5452**

ABONNEMENT ANNUEL (6 numéros) :

**En Haïti : 3 dollars
a l'Etranger : 3 dollars 50
Le Numéro est vendu : 3 gourdes (\$ 0,60)**

**Pour la publicité, qui est strictement limitée,
s'adresser à l'Institut Français.**

PHARMACIE SEJOURNE

Fondée en 1864

**ETIENNE SEJOURNE
(1864-1889)**

**FREMY SEJOURNE
(1889-1937)**

**RAOUL et MAX SEJOURNE
(1937)**

LABORATOIRE D'ANALYSES

Laboratoire de préparation d'ampoules stérilisées — Port-au-Prince

I

AUTOUR DU CENTENAIRE DE 48.

Au cours de cette année, où l'humanité se débat dans une angoissante alternance d'espoir et de découragement et aspire fiévreusement à la vraie pacification, la France, bien qu'aux prises encore avec les graves difficultés héritées de la guerre, a su célébrer avec éclat le Centenaire de la Révolution de 1848. «Conjonction» s'est déjà efforcée de s'associer par plusieurs articles (No 13 p. 29, No. 14 p. 3, No. 15 p. 42 et passim) à cette commémoration qui intéresse les Antilles peut-être plus que tout autre région du Monde. Malgré l'espace qui lui est parcimonieusement mesuré, elle voudrait, dans les pages qui suivent, faire entendre, fût-il nécessairement affaibli, l'écho de certaines manifestations parisiennes, qui se sont déroulées au printemps et au début de l'été, organisées ou seulement inspirées par la Société des Amis de l'Abbé Grégoire et par M. Paul Grunebaum-Ballin, son infatigable président.

Ce fut, le 10 Juin à 21 heures, salle Pleyel, la soirée musicale placée sous les auspices du Comité Officiel du Centenaire de 48, avec le concours de la Société française de Folklore et de la Société des Amis de l'Abbé Grégoire.

Le 13 Juin, pèlerinage traditionnel au Cimetière Montparnasse sur la tombe de l'Abbé Grégoire.

Le 16 Juin, à la Sorbonne, amphithéâtre Richelieu, MM. Paul Grunebaum-Ballin et Aimé Césaire, député, prenaient la parole tour à tour au cours d'une conférence consacrée par l'Union Rationaliste au Rationalisme et la Fraternité des races. C'est sous ce titre qu'on lira plus loin les extraits empruntés, en fait, à plusieurs allocutions du Président de la Société des Amis de l'Abbé Grégoire.

Le 26 Juin, dans une matinée émouvante, les artistes de la Comédie française récitèrent ou jouèrent une série de textes de Montesquieu, Voltaire (Candide), Bernardin de Saint Pierre, Marivaux, Robespierre, Lamartine, Victor Hugo et Schoelcher, té-

moins d'une magnifique continuité de vues contre le préjugé raciste. La deuxième partie du programme fut rehaussée par la lecture des œuvres des poètes noirs et malgaches de langue française.

Sur les antennes de la Radiodiffusion française, le même jour, l'abolition était magnifiquement évoquée au cours d'une manifestation que couronna le finale de la Neuvième Symphonie. Le poème de Schiller dont s'était inspiré Beethoven fut lu, en version française, par l'admirable acteur noir Habib Benglia.

Le 30 Juin, à la Sorbonne encore, conférence de M. Luc Nemours, membre éminent de la Colonie haïtienne de Paris, sous le titre : « La première libération des Esclaves à Saint-Domingue en 1793. »

Nous en passons.

Puissent les quelques textes qui vont suivre communiquer à nos lecteurs le message fraternel des grandes et belles voix qui se sont fait entendre à Paris.

S. L.

Gaston Monnerville, Président du Conseil de la République :

LIBERTE, CREATION CONTINUE

Née dans les brumes de février, si la Révolution de 1848 s'effondra au soleil de juin, c'est qu'elle n'était pas, comme celle de 1789, l'aboutissement d'une évolution intellectuelle et d'un idéal qu'au XVIII^{ème} siècle, philosophes et penseurs avaient fait pénétrer assez profondément dans le pays.

C'est une des raisons pour lesquelles, aujourd'hui encore, n'est pas achevée cette grande Révolution sociale, cette libération de l'homme de toutes les contraintes économiques à laquelle les révolutionnaires de 1848 conviaient les peuples.

* * *

Mais toute l'œuvre de la Révolution de 1848 ne fut pas anéantie par la répression du général Cavaignac, puis par le Coup d'Etat du 2 décembre. Il en resta une pièce maîtresse : l'abolition de l'esclavage, ce grand geste maternel de la France accueillant nos ancêtres parmi ses enfants. Ce fut le premier signe visible de cette Union Française qui se cherche encore aujourd'hui.

Si le Gouvernement qui a succédé à la Seconde République n'est pas revenu sur cette mesure, c'est non seulement parce que c'eût été la révolte dans les colonies, mais aussi, et surtout, parce que cette libération avait été préparée de longue date dans l'opinion publique par une campagne antiesclavagiste. Cette campagne fut commencée par la Société des « Amis des Noirs » de l'Abbé Grégoire, et aboutit au décret de la Convention du 16 Pluviose, an II. Après son abrogation par Napoléon, elle fut continuée sous la Restauration et la Monarchie de Juillet par les Broglie, Tocqueville, Gasparin, Lamartine, Remusat, qui menèrent la lutte contre le rétablissement de la traite des noirs. Mais, à cette œuvre pré-révolutionnaire comme à sa réalisation révolutionnaire, est surtout attaché le nom de Victor SCHOELCHER, apôtre, instigateur et réalisateur de la libération des noirs.

* * *

Emu, dès sa jeunesse au cours de voyages dans les colonies, par la condition d'existence dégradante faite aux noirs, Schoel-

cher résolu, avec une fermeté et une ténacité extrêmes, à se consacrer à la suppression de l'esclavage. Dès le 4 Mars 1848, il réussit à persuader Arago de l'intérêt qu'il y avait à faire aboutir rapidement cette réforme. Nommé Sous-Secrétaire d'Etat aux Colonies, il fait créer aussitôt une commission chargée de cette question; il la préside lui-même, et, après deux mois de travaux ininterrompus, il fait promulguer, le 27 avril, les décrets abolissant l'esclavage dans les colonies, et transformant en citoyens, des hommes hier encore considérés comme une marchandise.

Mais, commémorer 1848, n'est pas s'attarder à faire revivre le souvenir de temps héroïques. Commémorer 1848, c'est mesurer l'œuvre accomplie et surtout le chemin restant à parcourir : ah! qu'il apparaît encore rude et long ce chemin!

En 1948, comme en 1848, le message de Schoelcher, du 27 Avril, a toujours l'accent de l'avenir :

«La République n'entend plus faire de distinction dans la famille humaine. Elle ne croit pas qu'il suffise, pour se glorifier d'être un peu plus libre, de passer sous silence une classe d'hommes tenues hors du droit commun de l'humanité».

* * *

Il est malheureusement dans la nature de l'esclavage de renaître sans cesse; car aujourd'hui encore, où, trop souvent le droit de vivre se réduit aux dimensions du pain quotidien, les nations, comme les hommes, attendent que soit réalisé complètement le grand espoir qu'avait apporté au monde la Révolution de 1848.

**Paul Grunebaum-Ballin : LE RATIONALISME
ET LA FRATERNITE DES RACES**

LE FILM DE L'ABOLITION

Imaginez le déroulement d'un film...

1591, à Bordeaux, dans la Grand Chambre du Parlement. Les magistrats aux longues robes garnies d'hermine délibèrent. Ils rendent cet arrêt déclarant libre un noir qui venait de toucher le sol du Royaume, par le motif, affirment-ils, que «la France, mère de liberté, ne permet aucun esclave».

Février 1789.—Dans l'hôtel de Lussan, rue Croix des Petits Champs, les membres de la Société des Amis des Noirs, fondée par Brissot, Clavière et Mirabeau sont réunis. Le marquis de Condorcet, leur président, leur soumet un projet d'adresse au Corps électoral sur l'esclavage des nègres qu'il s'agit de répandre dans toute la France. Ils demandent d'ailleurs seulement que les députés qui vont être élus aux Etats Généraux reçoivent mission d'examiner les moyens de détruire la traite et de préparer la destruction de l'esclavage. Vœu certes très modeste. Cependant, dans le même temps, Schwartz, pasteur du Saint Evangile, c'est-à-dire Condorcet lui-même caché sous un prudent pseudonyme — les riches planteurs de Saint-Domingue, les Grands Blancs comme on les appelle et aussi les armateurs négriers de Nantes et de Bordeaux sont puissants et leur haine est dangereuse — Condorcet, le soi-disant pasteur Schwartz, écrit à Lafayette un mémoire destiné à être sans doute clandestinement répandu. Il y déclare hardiment qu'il faut défendre aux Etats Généraux la cause de la liberté et celle des droits des hommes qui sont les mêmes pour tous, quelles que soient leur couleur et leur patrie.

Octobre 1790.— Henri Grégoire, curé d'un petit village de Lorraine du nom d'Emberménil, devenu député aux Etats Généraux, s'est engagé dans la violente bataille livrée par les amis des Noirs pour abattre le mur séparatif que les Grands Blancs ont élevé et veulent maintenir à jamais entre les hommes dont la peau est claire et ceux dont l'épiderme est coloré. Il écrit, il diffuse cette lettre aux philanthropes, les premières mais non les dernières des pages ardentes sorties de sa plume au cours de plus de quarante années pour défendre la cause des enfants de l'Afrique. Son «brûlant génie» — ainsi parle de lui l'un de ses confrères du clergé lorrain — l'emporte bien au-delà du programme modéré de la Société des Amis des Noirs; et il lance cette prédiction : «Un jour des députés de couleur franchiront d'Océan pour

venir siéger dans la Diète nationale... Un jour le soleil n'éclairera parmi vous que des hommes libres; les rayons de l'astre qui répand la lumière ne tomberont sur les fers des esclaves».

15 et 16 pluviôse de l'an II.— 4 et 5 février 1794.—La prédiction de Gregoire s'est réalisée. Quelques mois auparavant, la liberté générales des esclaves a été proclamée, au nom de la République, dans la partie française de Saint-Domingue par Sonthonax, Commissaire national. Et voici qu'un député mulâtre, Mills, un député noir, Mars dit Belley, avec Dufay, député blanc, arrivés tous trois de Saint-Domingue, entrent dans la salle des séances de la Convention Nationale. Le 15 pluviôse, le président les accueille, leur donne l'accolade fraternelle; et, dans l'après-midi du 16, aux cris mille fois répétés par les députés et dans les tribunes de «Vive la Montagne! Vive la Nation!» la Convention, ayant entendu l'admirable discours de Dufay et les paroles prophétiques de Danton, décrète que l'esclavage est aboli dans toutes les colonies françaises. L'annonce de ce décret fait grande impression à Paris et en province; dans les cafés, dans les jardins publics de la capitale on ne s'entretient que de ce vote de l'Assemblée et on l'approuve hautement : Etonnante prescience de l'âme populaire qui mesure la portée d'un tel événement. Les marchands d'estampes vendent quantité de charmantes images symbolisant la liberté des Noirs : airs, romances, couplets de circonstance sont chantés et applaudis sur les théâtres et dans les fêtes publiques. Hors de France, l'abolition de l'esclavage ne demeure assurément pas sans conséquences : Toussaint Louverture, le noir prodigieusement doué, dès que le général de Lavaux lui a fait pressentir la prochaine ratification, par la Convention Nationale, de la décision émancipatrice due à Sonthonax, comprend que le destin de sa race est désormais uni à celui de la France libératrice et, quittant les rangs de l'armée espagnole, passe du côté français. De même que la nouvelle de la chute de la Bastille et de la proclamation des Droits de l'Homme et du Citoyen avait, dans l'été de 1789, remué tous les peuples de race blanche en Europe et hors d'Europe, de même la nouvelle du décret d'abolition du 16 pluviôse qui étend aux hommes de toutes les races le bénéfice des principes inscrits dans la Déclaration des Droits, produit, dans toutes les parties de la terre habitée, et particulièrement dans les pays de l'Amérique du Sud où tant de Noirs et d'Indiens mènent une existence misérable sous la domination espagnole, une sourde et profonde agitation, dont les suites explosives ne tarderont pas à se manifester.

1802.—Bonaparte, Premier Consul, rétablit l'esclavage, anéantit l'œuvre de la Révolution, interdit aux mulâtres et aux noirs affranchis l'accès du territoire métropolitain; interdit la célébra-

tion des mariages unissant blancs et blanches à des femmes ou hommes de couleur. A Saint-Domingue, Noirs et Mulâtres, cinq cent mille hommes qui se croient, qui se veulent Français libres et égaux comme l'avait proclamé Toussaint Louverture, se révoltent. Le 1er Janvier 1804, le premier Etat Noir proclame son indépendance : Haïti, hier Saint-Domingue, Haïti dont les citoyens exècrent assurément le despotisme tyrannique et raciste du gouvernement consulaire, mais conservent pour la France de la Révolution, de la Convention Nationale, pour cette France dont ils parlent tous la langue ainsi que pour l'abbé Grégoire qui en demeure à leurs yeux la vivante incarnation, une vénération et une gratitude dont rien n'éteindra la ferveur.

1839.—Voici huit annés que Grégoire est mort, mais sa présence spirituelle continue à exercer son action. La Société pour l'abolition de l'esclavage poursuit, sous la présidence du duc de Broglie l'œuvre inachevée de la Société des Amis des Noirs. Elle désigne cette année là le lauréat du concours institué par Grégoire dans ses dispositions testamentaires : 1.000 francs, avait-il écrit, pour l'auteur du meilleur mémoire sur ce sujet: Quels seraient les moyens d'extirper le préjugé injuste et barbare des Blancs contre la couleur des Africains et des sang-mêlés. Le lauréat de ce concours? un jeune homme de 35 ans, Victor Schoelcher, à qui ses voyages dans le Nouveau Monde ont appris à connaître les cruautés de la domination des blancs sur les noirs et les sang-mêlés et qui s'est voué pour toujours à la cause abolitionniste.

TROIS QUESTIONS

L'Union Rationaliste entend célébrer la deuxième abolition de l'esclavage, décrétée il y a cent ans par les actes du gouvernement provisoire du 4 mars et du 28 avril, actes promulgués grâce à la volonté tenace de Victor Schoelcher qui avait su vaincre les résistances et les hésitations des nouveaux gouvernants, révolutionnaires l'avant-veille mais prudents et temporisateurs puisqu'ils étaient devenus ministres.

J'ai dit la «deuxième» abolition, et c'est ici l'occasion de renouveler un jeu qui m'est assez coutumier. M'adressant toujours, en pareille occurrence, à des personnes cultivées, ce qui est assurément le cas de ceux qui forment cet auditoire. Première question : Vous savez que la Révolution Française avait prononcé l'abolition de l'esclavage?... Deuxième question : Vous avez appris aussi qu'en 48 on avait aboli l'esclavage?... Troisième question : Comment expliquez-vous qu'en France l'esclavage ait été aboli deux fois.

Eh bien, comme toujours, personne ne répond. C'est bien naturel. Bonaparte, avait, en 1802, par la loi du 30 floréal an X rétabli l'esclavage en même temps qu'il prenait des mesures discriminatoires contre les mulâtres. Alors il a bien fallu que la Deuxième République refît ce qu'avait fait la première : abolît à nouveau et définitivement l'esclavage dans les colonies françaises.

La réunion du Blanc et du Noir, ou les deux n'en font qu'un : tel est le titre d'un de ces nombreux airs et couplets de circonstance qui furent chantés sur les théâtres parisiens, en l'espèce le Vaudeville, au lendemain de la première abolition de l'esclavage proclamée par la Convention Nationale dans la mémorable séance du 16 pluviôse de l'an II.

LES «PHILOSOPHES»

Il nous appartient de marquer le rôle déterminant qu'ont joué les Rationalistes Français du XVII^{ème}. siècle, les «philosophes» comme on les appelait, dans la longue bataille engagée pour la suppression de la traite et de l'esclavage et la reconnaissance de l'égalité des droits de tous les hommes sans distinction de couleur. Magnifique épopée idéologique dont les héros se nomment Montesquieu, Voltaire, Helvétius, d'Holbach, Condorcet, Brissot, Clavière, les deux Mirabeau, Robespierre, Destut de Tracy, et enfin Grégoire l'infatigable propagateur de leurs opinions, l'apôtre de l'antiracisme, celui qui prit un jour ce pseudonyme : «l'ami des hommes de toutes les couleurs».

De tels hommes, par leurs écrits, parlant au nom de la logique, du bon sens, du droit naturel, au nom de la morale humaine si proche — après tout — de la morale chrétienne, au nom des principes d'une politique et d'une économie politique rationnelles, ont profondément agi sur l'opinion publique de leur temps, ils ont abattu les obstacles que les richissimes planteurs, colons de St-Domingue et des autres «îles à sucre», et les armateurs-négriers de Nantes et de Bordeaux opposaient à leurs convaincantes démonstrations.

C'est de leur lutte obstinée et périlleuse. — elle coûta la vie à plusieurs d'entre eux — que sortit la reconnaissance de l'égalité des droits politiques et sociaux des mulâtres, des sangs-mêlés comme on disait jadis, la suppression des primes aux armateurs-négriers, et enfin cette abolition de l'esclavage dans l'émouvante séance du 16 février 1794 où le président et les membres de la Convention Nationale donnèrent l'accolade aux députés de couleur venus de Saint-Domingue, marquant ainsi symboliquement le début de l'ère de la fraternisation des races.

PANEGYRIQUE DE GREGOIRE

Ecoutez cette description d'une femme de lettres anglaise Miss Owenson, devenue par son mariage Lady Morgan, qui a écrit sur la France et les Français un livre fort agréable ; elle ne manquait pas de se rendre chez Grégoire quand elle venait à Paris.

« Depuis l'époque de ma première visite, je vis fréquemment l'ancien évêque de Blois. Il y avait dans son air, dans ses manières, jusque dans ses expressions, une sorte d'originalité, un je ne sais quoi qui sortait de la ligne d'un caractère ordinaire, et qui avait un attrait irrésistible pour un esprit un peu las des lieux communs de la société. Il parle avec volubilité comme si ses paroles ne pouvaient suivre ses pensées, et tout ce qu'il dit a une fraîcheur, une simplicité, qui annoncent la réunion des recherches attentives d'un solitaire aux profondes réflexions d'un philosophe, et qui rendent difficile à comprendre comment un semblable caractère a pu traverser le torrent du monde, sans rien perdre du premier lustre dont la nature l'avait brillanté. Une sorte de bienveillance infatigable cherchant toujours à soulager ou à guérir, à alléger ou à améliorer, se remarque dans sa conversation, comme sa vie en donne la preuve »...

Elle achève ainsi le portrait :

« On remarque peu de trace de vieillesse dans l'évêque de Blois, quoiqu'il approche de 70 ans. Ses manières vives et animées, son esprit actif et vigoureux, son extérieur intéressant et portant un grand caractère, tout en lui semble défier les ravages du temps, et être inébranlable aux chocs de l'adversité. Entièrement retiré du monde, religieux, studieux, modéré, il a le droit d'espérer encore de longs jours. Puisse-t-il en jouir tranquillement, et les terminer en paix ! »

Hélas, ce vœu ne devait pas être exaucé.

Deux ans plus tard cette persistante résistance de Grégoire aux atteintes de la vieillesse continue à frapper les contemporains. L'état de son être, dit l'un de ses biographes, ne marque pas l'âge qu'il a atteint : sa manière de vivre et sa constitution paraissent encore lui assurer de longs jours. Et le très remarquable médaillon de David d'Angers nous montre encore le beau profil de Grégoire à l'âge de 78 ans marqué de quelques rides mais donnant toujours l'impression de la force d'âme et de la lucidité de l'esprit ; comme si la continuité de l'effort altruiste et désintéressé était un élixir de longue vie.

*
* *

Il me semble que vous commencez à vous représenter Gré-

goire, Grégoire à 40 ans, ou à 70 ans ou à 80 puisque, jusqu'à la maladie qui l'emporta, il avait si peu changé.

Et maintenant, c'est son âme, c'est son esprit que vous voulez connaître. Permettez-moi une lecture.

Il est inutile de retracer ici la carrière extraordinaire de ce petit curé lorrain dévoré d'ambition, que le vote de ses confrères enleva à sa modeste paroisse d'Emberménil pour l'envoyer, en compagnie de son évêque, l'aristocrate Monseigneur de La Fare, aux Etats Généraux de Versailles.

C'était un rhéteur plus qu'un orateur, un sophiste plus qu'un philosophe et il se montra un homme de parti plus qu'un homme d'Etat. Il n'avait ni la souplesse d'un Talleyrand, ni la rouerie d'un Fouché. Il aurait été incapable de faire ce qu'ils ont fait l'un et l'autre, en bien et en mal. Mais il faut lui reconnaître de la générosité, du désintéressement, de l'ardeur, de la droiture, de la fierté poussée jusqu'à un sentiment ombrageux de sa dignité et de son indépendance. Il était plein d'utopies et plein d'élans. Il avait la tête aussi ardente que le cœur. Tout ce qui se parait des couleurs de la justice, de la liberté et du bien l'enthousiasmait, c'est trop peu dire, le grisait. Son plus grave défaut fut un orgueil profond qui l'empêcha de jamais démordre d'aucune de ses folles utopies et qui l'amena à être d'une ténacité indomptable dans les partis qu'il avait pris.

Il ne broncha pas dans sa foi. Dans ses pires égarements, il se persuada d'être resté fidèle à l'Eglise, il continua à donner l'exemple accompli des vertus du prêtre; à l'exception de l'humanité et de l'obéissance, il eut toutes les autres à un rare degré. Il n'abandonna ni la messe, ni le bréviaire, ni l'oraison. Il mena une existence austère, édifiante, et personne ne s'affligea autant que lui du mariage des prêtres. Il fut bon, charitable, compatissant.

Au surplus, c'est une autre qualification que celle de saint qui convient à Grégoire : et elle lui fut donnée à deux mille lieues de sa patrie, peu de semaines après sa mort, par l'un de ces hommes de couleur qu'il avait défendus toute sa vie, par l'un de ces « chers Haïtiens » vers lesquels sa pensée se portait encore durant les affres de l'agonie.

C'était le 6 septembre 1831. Quelques semaines auparavant, la nouvelle de la mort de Grégoire était parvenue à Port-au-Prince, capitale de la libre République d'Haïti dont Grégoire s'était toujours considéré comme le protecteur, le guide spirituel. Le Président de la République, Boyer, avait ordonné que des servi-

ces funèbres fussent célébrés dans toutes les communes, de la manière la plus solennelle, en témoignage de la gratitude des Haïtiens à la mémoire du vertueux et incomparable Grégoire. Après l'éloge funèbre prononcé dans la principale église, en présence de toutes les autorités civiles et militaires et de la garde nationale sous les armes, par le vicaire général Salgado, deux autres discours sont entendus. Que veut, dit M. Villevalleix, ce concours immense d'enfants, de femmes, de citoyens, de défenseurs de la patrie ? Quelle solennité rassemble ici des magistrats et les Représentants de la Nation, le Sénat et le Chef de la République ? Pour qui cet appareil de deuil et cette pompe majestueuse ? Est-ce pour un guerrier dont le front fut ombragé des palmes de la Victoire ? Ou bien est-ce pour un de ces génies qui ont agrandi de leurs découvertes le domaine des sciences et des arts ? Non, Messieurs, c'est pour quelque chose de plus : c'est pour un des héros de l'humanité.

Et ce jour là, pour glorifier Grégoire, «le patriarche de la liberté africaine» des salves d'artillerie se succédèrent de quart d'heure en quart d'heure dans toutes les communes de la République d'Haïti.

Un héros de l'humanité ! Répétons ces mots avec les Haïtiens de 1831. Un être humain d'un caractère et d'un esprit supérieurs, dont la survivance spirituelle prolonge, pour les générations successives, l'exemple incomparable qu'il a donné durant sa vie terrestre, un héros dont le culte est pour nous un devoir, un réconfort et un stimulant.

Schiller : ODE A LA FRATERNITE

(Texte utilisé par Beethoven dans la 9e Symphonie
avec chœurs.)

Récitatif *O Frères, assez de tristesses!
Place, place aux chants de fête de l'allégresse,
De joie et de Bonheur*

Quatuor *Joie, joie, joie, joie
Sainte joie, auguste flamme,
Qui pour nous descends des cieux
Ta lumière ouvre à Notre Ame
Un empire radieux*

Quatuor *Ton pouvoir, divin mystère,
De la haine éteint la voix.
Tous les hommes sont des Frères
Pour subir tes douces lois*

.....
.....

Quatuor, Solistes
et Chœur *Pampres frais, chaudes caresses,
Amitié, présent des cieux
L'Humble ver a ses ivresses
Et les Anges voient leur Dieu*

*Sois unie, ô Race humaine
O baiser prodigieux
Frères, dans l'azur des cieux
Notre Père a son domaine.*

*Incline-toi Race Humaine,
Monde, apprends où règne Dieu,
Le sublime azur des Cieux,
Cet azur est son domaine.*

Dominique Hippolyte : DEUX POEMES (*)

LE VENT DANS LES PINS

à Jacqueline Turian.

O le chant doux et clair du vent froid dans les pins!
Les toits éparpillés, là-bas, dans la verdure,
Cachent-ils des bonheurs bien paisibles qui durent
Tandis que le vent froid chantonne dans les pins?

L'azur est sans nuage au-dessus des montagnes,
Et pas un vol d'oiseau ne sillonne l'éther.
Pour attendrir le cœur, comme il est doux, cet air
Que chante le vent froid sur les hautes montagnes !

Plus ample et plus profond le lamento du vent
Dans les pins que le soir vêt d'une brune écharpe;
Et notre âme, en accord, prend la voix d'une harpe
Qui mêle ses refrains au lamento du vent.

PINS DE «LA DECOUVERTE»

à Jeanne Schmitzberger

Vous revoilà, Pins de «La Découverte» !
Par vos rumeurs et chants de violons
Vous invitez vos frères des vallons
A gravir jusqu'à vous la cîme verte.

Mais, dans le vent, ils balancent leurs fronts
Ayant capté votre invite divine;
Ils voudraient bien monter, et l'on devine
Que les rocs durs toujours les retiendront.

Tels, certains humains captifs de leurs tâches,
En écoutant l'harmonieux écho
Des sublimes appels venus d'en haut,
Restent fixés où le sort les attache.

(*) Les auteurs haïtiens ou français doivent adresser à l'Institut Français, les poèmes qu'ils aimeraient voir publiés à cette place.

Ulysse Pierre-Louis : TROIS POEMES

LEGS

à Marie-Rolande Scott

Des voix millénaires
crient en moi
Mon âme est pleine
de chansons lointaines
de chansons anciennes
Mes antennes
ont capté
les voix
des autrefois
et sous ma tunique
d'importation
je sens vibrer
l'âme fruste
et hirsute
de l'Ancêtre.
Au fond
de ma conscience
fardée
gisent de petits sauvages.
C'est que
ce nègre et nu
qui, dans cette nuit moite
d'il y a un siècle,
tirait du nostalgique lambi
des notes aiguës
et amères :
c'était mon PERE !

MESSAGE D'ESPERANCE

Aux frères Siamois :

Lorimer Denis & Dr. François Duvallier.

L'assotor sanglote lugubrement, ce soir
et mon cœur
bat à l'unisson
avec ces millions de cœurs
noirs comme la nuit
qui peuplent les régions désertiques
de l'Afrique.

L'assotor sanglote lugubrement
et moi,
cet autre africain,
que le hasard jeta
dans la fournaise antiléenne,
je ne puis résister à l'appel
de l'incantation magique
et, bousculant l'épaisse tunique
de préjugés
qui asphyxiait mon enfance
je m'en vais
seul
dans ces quartiers interlopes,
ces quartiers poussiéreux,
ces quartiers fangeux
où la nuit l'on ne voit pas de jeux de lumière
dans les salons,
ces quartiers insalubres
où l'on ne voit pas de beaux enfants roses
jouant devant les portes,
ces quartiers inhabitables et pourtant habités
où l'on ne voit pas de belles limousines
dans les cours.

Et, ce soir, je sens vibrer en moi
l'âme de la brousse
et ce soir tourmenté
est peuplé
de l'haleine rauque et sauvage
des dieux-làres.

Ce soir, l'assotor sanglote lugubrement
et rythme le jeu sauvage
des hanches onduleuses,
et la prêtresse échevelée,
possédée de toutes les forces cosmiques
de la mystérieuse brousse
fait vibrer les entrailles de la nuit
frémissante,
et la prêtresse en furie
vocifère un serment d'attachement
aux dieux qui règnent
sur la terre, dans les eaux, dans l'air,
comme ce Serment
que nous dûmes au Bois-Caïman.

Ce soir, l'assotor sanglote lugubrement
et les danses autour de la flamme sacrée
sont douloureuses
et les chants du chœur
sont remuants et sombres
comme ces autres chants
et ces autres danses
du Bois-Caïman.

.....
Et les dieux ont entendu.
Et ce soir,
nos dieux-lares
ont réédité
les anciennes promesses
du Bois-Caïman
et nos dieux ont prédit encore
une nouvelle Rédemption.

L'assotor chante et rit alors.
Et les chants
sont gais
et les danses
triomphales;
et l'écho du tambour racial
fait pleuvoir
ce soir
sur ces quartiers
interlopes, fangeux
insalubres, poussiéreux
inhabitables et pourtant habités
une harmonieuse note de gaieté et d'espoir...

DERACINEE.

à Max Hérard et René Dépestres.

C'était une fille de nos campagnes,
de nos campagnes incultes
et inhospitalières et dénudées
de nos campagnes de plomb
qui résonnent sans vie.

Elle avait assisté
cette pauvre fille
à la lente agonie
des siens
et de son père
et de sa mère
dévorés
par la gloutonnerie
de cette terre inapaisée.

Elle en vint à haïr
ce coin de terre
où elle avait grandi.
Cette orpheline en vint à haïr
ce coin de terre déprimant et funèbre
qui lui avait ravi
et son père
et sa mère.

Elle en vint
enfin
à fuir
ce coin de terre
qui lui refusait
la vie.

Et elle s'enfuit
vers la ville
avec son jeune cœur
gonflé d'espérances,
et désillusion !
ces parcelles de soleils
qui irradiaient
des replis
de son cœur,
elle ne les trouvait
nulle part

car c'était une fille de nos campagnes
de nos campagnes incultes
et inhospitalières et dénudées
de nos campagnes de plomb
qui résonnent sans vie.

Cette vie vers laquelle aspirait
ses palpitants
et tragiques
quinze ans
elle ne la trouva pas plus à la ville
qu'à la campagne,
ce vaste temple de l'immobilité.

Elle ne put cueillir
ces étoiles
apparues
dans le ciel
de sa naïve enfance
car c'était une fille de nos campagnes
de nos campagnes incultes
et inhospitalières et dénudées;
et le dénuement
et la faim
et tout son cortège sombre
avaient encerclé
cette jeune
et tragique nature
car c'était une fille
de nos campagnes de plomb
qui résonnent sans vie.

Et, désabusée
cette belle et libre
fille de nos campagnes
— pudique et vertueuse pourtant —
accepta de porter des chaînes
et elle devint domestique
c'est-à-dire, esclave,
puis tresseuse de pite
c'est-à-dire, une machine
devant battre monnaie
pour un bourgeois cupide,
puis elle devint quelque chose
de pire et d'innommable...

Et depuis lors cette fille de nos campagnes
de nos campagnes incultes

et dénudées et inhospitalières,
cette belle fille de nos campagnes
— vertueuse et pudique pourtant —

apprit

à la ville à vivre

de sa chair;

et depuis que la ville

apprit

à cette fille de nos campagnes

— vertueuse et pudique pourtant —

le parti qu'elle pourrait tirer

de son corps plantureux,

elle hanta la nuit

les alcôves ignobles

et depuis lors

sa sève s'écoula

chaque nuit

et avec elle

sa vie.

Et depuis cette fille de nos campagnes

parcequ'elle était une fille de nos campagnes incultes

et inhospitalières et dénudées,

cette vertueuse et pudique fille

de nos campagnes de plomb

qui résonnent sans vie,

désespérée,

syphilitique, meurtrie

supporte péniblement

sa vie dans une salle d'isolement.

**S. B. Lando : UN ECRIVAIN HAITIEN,
MORISSEAU-LEROY**

«Entre l'éloge et le silence», entre l'orgueil et l'humilité, entre l'originalité et l'extravagance, entre le nationalisme chatouilleux et l'humanisme éclairé, entre l'outrance et la raison, entre le créole et le français, entre l'intellectuel et l'homme de cœur, il est une place de choix : là, se dresse, fine et rare, toute en nuances, toute en souple équilibre, la personnalité de Morisseau-Leroy. Parmi une brillante pléiade de jeunes intellectuels haïtiens, son étoile, à laquelle nous croyons avec ferveur, jette mille feux chatoyants. Lycée de Jacmel, Lycée Pétion, Faculté de Droit de Port-au-Prince, Teachers's College de Columbia University, New-School for Social Research et Ecole Libre des Hautes Etudes de New-York : tels sont les jalons de son cursus honorum universitaire où il s'est imprégné de l'esprit de son pays natal en même temps que de ce qu'il peut y avoir de meilleur dans la conjonction de deux grandes influences : la française et l'anglo-saxonne. En lui, tout cela s'est fondu harmonieusement, tout cela compose un produit original. Qu'on lise ses «Plénitudes», (1940), qu'on se délecte de son essai «Le Destin des Caraïbes», (1941), que l'on parcoure «Récolte» (1946), ce roman frémissant de lyrisme où, que l'on suive ses fines analyses au jour le jour dans le «Matin», c'est la même clarté, la même humaine sensibilité qui éclatent, victorieuses des sujets des plus variés. Cet intellectuel sait se montrer, à ses heures, sans dédain mais aussi sans compromission, scrupuleux administrateur, politique et diplomate.

II

COURRIER DE FRANCE

L'Ecole Normale Supérieure Institut de la Liberté

Par Paul Guth.

Je voudrais être étranger pour découvrir l'Ecole Normale Supérieure et m'en émerveiller mieux. Dans quel pays, en effet, existe-t-il une institution officielle dont le but soit le quiproquo ? D'autres organismes donnent de la France une idée de plein fouet. Chaque parole qu'on y prononce signifie ce qu'elle veut dire. Il n'y a pas à chercher d'autre sens que celui de chaque mot utilisé selon les lois du langage.

L'Ecole Normale Supérieure, elle, procède par bonds, biais et contradictions. Elle ne veut rien dire de ce qu'elle dit, mais toujours un peu de son contraire. Elle montre que ce qui compte c'est ce qu'on devine. Elle est l'institut de filtrage des apparences. Bien la connaître c'est saisir la France non dans les affiches de ces manifestations officielles, mais dans ses nuances et ses pudeurs, dans ses fuites sous les saules, comme dirait Virgile.

D'abord l'Ecole Normale Supérieure n'est pas une école. On n'y enseigne rien. On y mange et on y couche. Elle est un hôtel-restaurant qui, par ses haricots et ses matelas, s'est proposé autre chose que la restauration ou le repos du corps. Les élèves vont suivre leurs cours à la Sorbonne, comme des étudiants ordinaires. Mais quelque signe d'élection les marque. Ils ont beau s'asseoir au dernier rang, comme s'ils passaient là par hasard, les professeurs leur témoignent les égards, parlent pour eux par-dessus la tête des autres, comme s'ils étaient les seuls à percer à jour un langage initiatique.

L'Ecole Normale Supérieure prépare en principe au professorat de l'enseignement secondaire. Or, quand on interroge les Normaliens, aucun ne veut être professeur. Ils ne répondent même pas *non*, ce qui serait trop grossièrement massif. Ils laissent errer sur leur visage un sourire, propre à la maison, et qui rassemble, sur le plus étroit espace de chair, les reflets les plus aigus

de la supériorité sûre d'elle-même. Ce sourire signifie : les deux premières années, nous préparons notre licence, la troisième notre diplôme d'études supérieures, la quatrième notre agrégation. Nous expliquons Homère, nous sondons les arcanes de l'optatif grec. Le thème latin n'a pour nous aucun voile. Mais nous ne serons jamais professeurs à Guéret. Nous ferons comme nos anciens camarades. Nous serons chefs de partis politiques, comme Jaurès ou Léon Blum, directeurs de consciences littéraires comme Péguy, président du Conseil comme Herriot, prestidigitateurs comme Giraudoux, ambassadeurs à Berlin, comme François-Poncet, romanciers et auteurs de théâtre comme Jules Romains. Nous reconstruirons le monde sous la *cappa magna* du cardinal, s'il le faut, parmi les bravos des spectateurs de l'Athénée ou des députés du futur régime, mais jamais du haut de la chaire de lycée que nous sommes censés préparer.

Tout ce que font les Normaliens, ils le font donc en pensant à autre chose. Ils illustrent le miracle de la transsubstantiation, ou plus simplement celui de l'assimilation digestive. Le pain du même boulanger, mangé par Claudel, donnerait *l'Annonce faite à Marie*, par Einstein la théorie de la relativité et par Sartre *la Nausée*. *L'Odyssée*, avalée par le Normalien, donnera peut-être, dans trente ans, un alinéa de la nouvelle constitution de la France, un paragraphe au bas d'un traité de paix, ou un coup de chapeau de Président de la République à l'exposition des chrysanthèmes.

Les Normaliens habiteront plus tard les palais de l'Etat, leur nom sera imprimé en caractères caressants sur les couvertures des éditions de luxe plus blanches que la crème du lait. Ils seront les vedettes de Paris, présentées à la foule dans l'écrin de velours des théâtres ou dans les vitrines des libraires, baignées de leur lueur surnaturelle d'aquariums de l'esprit. Mais à l'Ecole Normale ils mettent un malin plaisir à s'ébattre dans la poussière. Ils mêlent la superbe de Diogène dans son tonneau à la parodie des *Messieurs les ronds-de-cuir* de Courteline. Ils travaillent, à quatre ou cinq, dans des locaux qu'ils appellent des *turnes* et qui ressemblent à la fois à une salle du Mont-de-Piété et à une loge d'artiste des Folies-Bergère.

A toutes les époques l'aspect des *Turnes* traduit les préoccupations de l'actualité. Après cette guerre, où le goût de l'armée a repris quelque ardeur dans la jeunesse une *turne* que j'appellerai *la turne guerrière* porte, écrit à la craie sur ses murs : *Il n'est d'occupation plaisante comme la militaire* (Montaigne). La *turne* picassiste déchaîne sur ses cloisons des monstres à double tête de taureau et des femmes dont l'œil occupe le milieu de la joue. La *turne* surréaliste inscrit autour d'un portrait de Charles VII par Fouquet une formule digne de l'André Breton de l'âge explosif : *Si le désir était Ovomaltine, les oranges seraient prises d'épouvante*.

Des lanternes vénitiennes pendent au plafond. Des portraits de pin-up girls se mêlent à des fleurs en papier et à des pots de confiture entamés. Les Normaliens errent parmi ces débris avec le nonchaloir du cynique, en discutant sur l'immortalité de l'âme et les problèmes sociaux. Souvent le débat se

termine sur les toits. Les futures lumières de la littérature et de la politique françaises rampent sur la corniche de zinc et refont l'univers en regardant le Panthéon où ils iront peut-être dormir dans soixante ans.

Telle est la veillée d'armes de quatre ans du Normalien. Conversations coruscantes entre camarades, jeux de la parodie et de la contradiction, verjus de l'esprit critique. Ainsi se forme en marge des cours et des examens, par un prolongement de l'art national du bricolage, cette extraordinaire machine qu'est l'esprit du Normalien : filtre et balance sur fondements de dynamite.

Actuellement, l'Ecole Normale traduit avec plus d'intensité qu'aucun autre milieu les incertitudes et les élans de la France. Elle raffine sur les gros mots d'ordre que les partis crient à leurs troupes et elle désespérerait d'elle-même si elle ne trouvait pas dans toute opinion une pente vers son contraire. Elle rejette les œillères de la *littérature engagée* dans une certaine politique. Elle admet Sartre et son existentialisme dans la mesure où il reste fidèle aux spontanéités de la création littéraire plus qu'aux décrets de son système. Elle s'enchanté aux sarcasmes de Prévert parce qu'elle sent sous sa gouaille, chahuteuse une tendresse de moineau de balcon parisien. Elle attend de Malraux un humanisme neuf qui rendrait compte du tragique de l'Europe, en sauvant la noblesse vitale de l'homme. Elle respecte avant tout l'indépendance et la fierté de l'esprit et elle lui prépare des voies imprévisibles où la liberté aura toujours le dernier mot.

Le Bi-Centenaire de « L'Esprit des Lois »

Par André Delacour.

A la fin de l'été 1748, paraissait à Genève, sans nom d'auteur, un gros ouvrage, intitulé : « *L'Esprit des Lois* ». Celui qui l'avait écrit et qui, par prudence, ne l'avait pas signé, était un président à mortier du Parlement de Bordeaux, Charles de Secondat, baron de la Brède et de Montesquieu.

Bien qu'il eût été édité en Suisse, — ou peut-être à cause de cela, — l'ouvrage éveilla aussitôt la curiosité et obtint rapidement la plus large diffusion. On ne se laissa pas rebuter par un titre qui semblait annoncer, non une œuvre littéraire, mais un traité juridique; et on discuta avec passion, entre écrivains, philosophes et gens du monde dans les salons de Paris, les thèses politiques développées par l'auteur.

L'originalité des idées, le rigueur logique des démonstrations, la puissance intellectuelle dont elles témoignaient y étaient dissimulées sous une désinvolture aristocratique du ton général et elles y étaient parées d'une spirituelle élégance de l'expression. Avec son incisive méchanceté, la Marquise du Deffand devait en dire un peu plus tard, que Montesquieu y traitait moins de « l'esprit des Lois », qu'il n'y faisait « de l'esprit sur les Lois ». Mais ce qui voulait être alors une critique, doit aujourd'hui pour nous, prendre la signification d'un compliment. Rien n'est plus français que de traiter de façon légère et plaisante, — pourvu qu'on les traite à fond, — les plus graves sujets.

C'était en effet en philosophe et en politique plus qu'en juriste que l'écrivain traitait du fondement et du sens des lois en général, des lois particulières qui dérivent de la nature de tel ou tel gouvernement, des diverses formes de gouvernement, de leurs vertus propres, de leurs excès et de leurs corruptions. Il analysait la notion de liberté politique, il en indiquait l'étendue et lui traçait ses limites, en montrant avec quelles lois et quelles mœurs elle est compatible.

Ce qu'on retint aussitôt du célèbre ouvrage, ce fut la distinction que faisait son auteur des trois formes possibles de gouvernement et du principe sur lequel chacun d'eux était fondé. Le gouvernement démocratique sur la vertu, l'aristocratique sur l'honneur et le despotique sur la crainte. Ce dernier devait être écarté d'emblée, parce que la crainte avilit les hommes et détruit en eux l'humanité.

Mais s'il est dangereux de ne faire appel qu'à leur sentiment de l'honneur, il est encore plus imprudent de compter absolument sur leur vertu. L'idéal serait donc de combiner ce qu'il y a de meilleur dans le gouvernement démocratique et dans l'aristocratique, et d'adopter, comme régime, celui d'une monarchie tempérée, à l'image de la monarchie parlementaire que, depuis un siècle, la Grande-Bretagne avait adoptée. C'est du moins ce que proposait

Montesquieu et ce qui répondait alors aux aspirations des cerveaux les plus cultivés ou les plus audacieux.

Que reste-t-il aujourd'hui de valable pour nous dans *l'Esprit des Lois*? M. Thierry Maulnier vient d'affirmer que c'était «le plus inactuel» des livres et qu'il «tournait vers nous une face de dérision». Nous croyons au contraire qu'il n'en est pas de plus actuel. Sans doute nous présente-t-il le visage d'une société et d'une humanité qui ne ressemblent en rien à celles que nous avons sous les yeux. Mais il propose à notre temps quelques unes des leçons qu'il doit suivre s'il ne veut pas retomber complètement dans le chaos.

Que nous dit-il en effet? Que les hommes ne peuvent vivre dans le bonheur que s'ils maintiennent la paix entre eux. Que leurs arts et leurs industries ne peuvent faire de progrès que si l'Etat ne se mêle pas d'intervenir sans cesse dans leurs différentes activités. Que la liberté soit laissée aux initiatives individuelles qui suscitent les entreprises les plus fécondes et les plus hautes inventions. Que cette liberté soit surtout garantie aux croyances et aux idées. Qu'aucun homme ne peut jamais, et sous aucun prétexte, faire d'aucun autre son esclave.

De même qu'il avait distingué trois formes de gouvernement, il distinguait trois formes de pouvoir, le pouvoir législatif, l'exécutif et le judiciaire. Le législatif qui fait les lois, l'exécutif qui en assure l'application, le judiciaire qui tranche les conflits, ou les transgressions provoquées par les lois. Et pour le bon exercice de ces trois pouvoirs il fallait qu'ils fussent séparés, avec une pleine souveraineté chacun dans son domaine, mais avec un respect absolu du domaine des autres pouvoirs.

Or, en un temps où nous ne cessons d'être en guerre les uns contre les autres, n'est-il pas d'une urgente actualité qu'on nous rapprenne les bienfaits d'une pacification de tous les rapports humains? Quand on réglemente à outrance nos commerces, nos industries et qu'on prétend diriger nos beaux-arts; quand tous les Etats se font de plus en plus totalitaires, remercions Montesquieu de nous exhorter aux libres initiatives et aux libres inspirations. Quand partout des hommes sont traqués, déportés, torturés et tués à cause de leur foi ou de leurs opinions, écoutons *l'Esprit des Lois* parler de tolérance.

Pénétrons-nous de sa théorie si juste de la séparation des pouvoirs pour essayer de faire cesser cette guerre néfaste que se font sans merci le pouvoir législatif et le pouvoir exécutif de tant de nations et de remédier aux iniquités qu'ils font commettre au pouvoir judiciaire, en le soumettant à leurs ordres.

Justement parce que le monde actuel diffère de plus en plus de l'image idéale que lui en a peinte et présentée Montesquieu, il a un plus grand intérêt à tourner ses regards vers cette image pour désirer peut-être et s'efforcer de lui ressembler. Les traits ni les couleurs n'en sont certes point tous imitables. Mais l'ensemble des principes sur lesquels repose l'édifice entier de *l'Esprit des Lois* garde toujours sa valeur intacte; et il pourrait devenir salutaire aux contemporains par son insistance à leur montrer ce qu'ils devraient être et ce qu'ils ne sont pas.

La Poésie en France

Par Luc Estang

Plus durement touchée que quiconque : par la crise qui affecte l'édition française, disposant de moins en moins de revues pour les accueillir, les poètes manifestent cependant une surprenante activité. Pour la seule saison écoulée, les recueils de poèmes et les ouvrages traitant de poésie sont si nombreux qu'il est impossible de mentionner tous ceux qui le mériteraient. En voici quelques-uns qu'il n'est pas possible de passer sous silence et qui, de surcroît, renseigneront le lecteur sur « l'état de la question » comme on dit.

D'abord des théories : le public, déconcerté par l'expression poétique contemporaine, risque d'être épouvanté par la découverte des problèmes que pose cette expression. Problèmes du langage : leur complexité apparaît dans les textes que M. Pierre Emmanuel a réunis sous le titre *Poésie raison ardente* (LUF), et dans l'ouvrage de M. René Nelli *Poésie ouverte, poésie fermée* (Cahiers du Sud). Pour différentes que soient les conceptions de l'un et de l'autre, M. Pierre Emmanuel professant la signification symbolique du langage poétique et M. René Nelli se faisant le champion d'un « anti-langage », fermé, puisqu'absolument insignifiant, ce sont des conceptions altières. Leur différence même a de quoi décourager la profane. M. Yvon Belaval, dont l'essai, *La recherche de la Poésie* (Gallimard), s'apparente aux précédents, mais sur un plan en quelque sorte psychologique, se place volontiers au point de vue du lecteur. Comme il distingue, non sans raison, une multiplicité de lecteurs suivant l'élément qui prédomine dans l'attention prêtée à la lecture d'un poème, cela complique encore les choses. Si didactique que soit l'ouvrage de M. Lucien-Paul Thomas, de l'Académie royale de langue et de littérature française de Belgique, *Le vers moderne, ses moyens d'expression, son esthétique* (Liège, imprimerie H. Vaillant-Carmanne), il nous ramène, du moins, à ce que Paul Claudel appelle « les humbles problèmes du métier » et c'est une façon de toucher terre.

A ce propos, on se doit de signaler la savoureuse préface que M. Jean Paulhan a écrite pour l'Anthologie *Poètes d'aujourd'hui* (Editions Clairfontaine, Suisse) composée par les soins de Mme. Dominique Aury. L'ancien secrétaire de la *Nouvelle Revue Française* institue, en somme, le procès d'une poésie au parrainage de laquelle il possède des droits.

Puisque nous parlons d'anthologies, n'omettons pas de saluer celle que M. Paul Eluard a intitulé : *Le meilleur choix de poèmes est celui que l'on fait pour soi* (Editions du Sagittaire) et qui couvre un siècle : 1818-1918. On ne peut que ratifier un tel choix, d'ailleurs dépourvu d'ostracisme offensant. Aucun vrai poète ne manque.

Une anthologie qui mérite d'être remarquée et qui a l'intérêt d'une révélation, c'est celle des *Poètes d'expression française* en Afrique Noire, à Madagascar et en Guyane, qu'a rassemblés M. L. G. Damas (Editions du Seuil) pour la période 1900-1945. Certes, ni Rabearivelo, ni Aimé Césaire, ni Léopold-Sédar Senghor, ni Pham Van Ky, ni E.-Flavia Léopold, ni René Maran, ni L. G. Damas lui-même, entre tant, ne sont inconnus. Mais il est émouvant d'en découvrir d'autres qui, de la fin du mouvement parnassien au surréalisme, font écho, outre mer, aux poètes métropolitains.

Voilà qui m'amène à parler d'une autre découverte dont nous sommes redevables à Léon-Paul Fargue. Il s'agit de l'importante introduction que le grand poète, juste avant sa mort, a écrite pour présenter le florilège d'un autre poète, presque totalement ignoré des nouvelles générations : Hernando de Bengoechea (Amiot-Dumont, édit.). Originaire de la Colombie, mais écrivain de langue française, mort pour la France sur le front d'Artois en 1915 à l'âge de vingt-six ans, Bengoechea témoignait des plus beaux dons. A lire les fragments de poèmes, en vers et en prose, réunis ici, on comprend la chaleur de l'hommage rendu par Léon-Paul Fargue. Celui-ci en profite, d'ailleurs, pour y mêler ce que les éditeurs appellent son «testament littéraire». Comprenez que l'auteur de *Tancrède* formule quelques remarques sur la Poésie : il ne craint pas d'écrire : «L'âme est le juge profond, le juge caché, le juge suprême de tout poète», c'est-à-dire d'honorer le sentiment, l'émotion devant la nature — ces poncifs démodés ! — et d'insinuer que le parti-pris d'originalité et de «modernité» est un bon moyen de dater, alors qu'il importe de revêtir «d'une forme sobre un fond d'idées éternel».

Peut-être voudra-t-on bien voir, dans cet affrontement de théories, une illustration de ce que la défunte revue *Fontaine* appela, naguère les «instances de la Poésie». Instances qui n'ont pas changé de 1947 à 1948 et paraissent devoir rester les mêmes de 1948 à 1949. En somme, les uns continuant à appliquer à la Poésie des critères esthétiques au nom de la Poésie. Tout le monde a raison suivant le point de vue auquel on se place. Il n'y a risque de mésentente que lorsque les points de vue se confondent.

C'est ainsi que M. Henri Pichette qui parmi les nouveaux venus manifeste le tempérament poétique le plus certain, revendique la qualité d'a-poète — le a privatif penchant fortement vers le sens de *anti* — pour bien marquer son refus de certaines confusions.

On a entendu parler du *Lettrisme* de M. Isidore Isou, dont le *Manifeste* a paru chez Gallimard. «La poésie en général, écrit un commentateur, transcrit des impressions : et ce sont les images, métaphores, etc. La *lettrie* ne transcrit pas ces impressions, mais les recrée». Je confesse n'avoir pas de re-création sensationnelle à noter pour cette saison.

Revenons en arrière : à l'unanimité. M. Jules Romains a publié un *Choix*

de poèmes (Gallimard) échelonnés de 1904 à 1944. Il déplairait au célèbre auteur des *Hommes de bonne volonté* qu'on eût l'air de le découvrir comme poète. Pourtant on gagerait que son œuvre poétique souffre de la notoriété du romancier et du dramaturge. Cette œuvre est loin d'être négligeable. Et si l'on invoque la mode — convenons-en : elle règne en poésie jusqu'à ce que la postérité reclasse les valeurs ! — on s'apercevra que le chantre de la *Vie unanime*, de l'*Ode génoise*, de l'*Homme blanc*, d'*Odes et prières* et des *Complaintes* a innové en plus d'un point. Il fut même un précurseur de M. Aragon — l'Aragon de « l'engagement » cela va sans dire.

De M. Aragon, précisément, on annonce un nouveau *Crève-cœur*. En attendant, il nous reste de la saison dernière le recueil *En étrange pays dans mon pays lui-même* (Poésie 47), poèmes de guerre qu'on a pu lire dans diverses revues, et précédés d'une sorte d'auto-exégèse.

Association de noms : M. Paul Eluard publie *Poèmes politiques* (Gallimard) avec une préface de M. Aragon; poèmes dont la résonance humaine dépasse celle que leur prête leur titre général : justement parce que le point de départ en est une douleur d'ordre privé.

De Suisse (Editions des Trois Collines) nous sont parvenus deux volumes de présentation luxueuse : *Sources du vent* de Pierre Reverdy, avec des dessins de Roger Brielle — toujours le même admirable dépouillement qui transfigure les visions quotidiennes — et *Coordonnées*, de Guillevic, avec des dessins de Fernand Léger : où il semble que l'auteur « coordonne », d'ailleurs plus dans son inspiration que dans son expression, l'humain et les choses inquiétantes auxquelles il nous a habitués.

La Poésie a failli l'emporter, dans le Prix des Critiques, en la personne de M. Jean Tardieu avec *Jours pétrifiés* (Gallimard). Le titre évoque plus spécialement la guerre. En fait, c'est la démarche poétique de M. Jean Tardieu, où la mémoire joue un grand rôle, qui commande la pétrification du temps : les poèmes s'offrant comme des *instantanés*.

La mémoire est un élément essentiel de l'inspiration de M. Jean Chauvel qui, avec son volume *D'une eau profonde* (LUF), perpétue la tradition lyrique au Quai d'Orsay. Les textes de M. Jean Chauvel ne sont pas sans rappeler ceux de son prédécesseur, St-John Perse, en moins luxuriants. Eau profonde, comme on le dit des diamants : plus purs que transparents, ils brillent en feux éblouissants mais glacés.

Un nouveau recueil de *Poèmes* (Gallimard) de M. Jean Cocteau tend à ruiner l'accusation de jonglerie et d'acrobatie qui accompagne rituellement les productions de l'auteur de *Plain Chant*. En fait, facettes et facéties se rencontrent encore dans certaines pièces intitulées *allégories*, voire dans *Crucifixion*, mais le ton de l'ensemble est grave — et d'une facture très classique.

*
* *

Hélas ! j'ai sous les yeux encore une bonne cinquantaine de volumes et de plaquettes. La place manque pour les citer. C'est assez suggérer combien vivante reste la Poésie en France.

L'Ecole Française d'été de Middlebury

Par André Castel.

Non loin de la frontière canadienne, au milieu d'une de ces merveilleuses vallées si accueillantes du Vermont, se trouve la petite ville très typiquement américaine de Middlebury.

Cependant, en vous dirigeant vers le lac Champlain vous n'avez pas encore quitté la ville qu'elle vous apparaît comme bien singulière au milieu des autres cités des U.S.A.. Vous croisez en effet dans le quartier qui entoure l'Université une foule de jeunes gens et de jeunes filles d'aspect indiscutablement américain, et qui, cependant ne parlent entre eux que le français, l'espagnol, l'allemand ou même le russe. C'est dans une de ces langues qu'ils vous répondent si vous les interrogez en anglais.

Le doyen Bourcier qui, avec le Professeur Guillotan, préside aux destinées de l'école française de Middlebury me livra la clef du mystère.

L'Université de Middlebury abrite durant l'été quatre écoles de langues modernes et chacun des étudiants fait le serment de n'utiliser que la langue qui lui est enseignée. L'Université se transforme ainsi en Tour de Babel, un peu spéciale, à vrai dire, puisqu'elle cherche précisément à remédier à la confusion des langues. Le serment est d'ailleurs bien tenu. Il n'y est guère fait d'entorses que pour les rapports avec les commerçants qui ne sont pas tenus d'être polyglottes.

A cette ambiance favorable à l'assimilation, à cet exercice permanent s'ajoutent des cours : Cours de conversation, cours magistraux sur les sujets les plus divers : langue, littérature, civilisation, arithmétique, histoire et même politique, professés par les meilleurs spécialistes français venus des U. S. A. ou même de France.

Au repas la conversation, toujours française, dirigée par un professeur reprend de plus belle : L'annonce des plats parfois bizarres donne lieu à quelques confusions bien amusantes.

L'après-midi est libre, consacrée généralement à la lecture, à la préparation des devoirs ou à des répétitions.

La soirée est souvent occupée par une conférence, un film ou une pièce.

J'ai pu admirer avec quel brio les professeurs interprétaient Giraudoux et aussi combien l'auditoire américain, bien préparé et même muni d'un petit lexique français pour mots difficiles, savait apprécier toutes les finesses d'un auteur qui a si bien su en émailler ses œuvres.

Comment s'étonner qu'après de telles journées, durant son sommeil bien gagné, l'étudiant américain en vienne même à rêver en français, indice très sûr d'une excellente possession de la langue.

Mais on ne se contente pas de parler, d'écouter le français sous toutes ses formes; le dimanche matin, le carillon, qui, durant la semaine, n'a joué, lui aussi, que des airs français vous rappelle à un service dont la réputation attire de loin une foule qui peut écouter de magnifiques chœurs en français, accompagnés de musique sacrée de nos meilleurs compositeurs. La grandeur et la perfection de la cérémonie placent la section française bien au-dessus des autres.

Ce qu'il est difficile de décrire ici c'est l'ambiance de travail et de détente aussi, laborieuse et joyeuse à la fois qui règne dans ce groupe où maîtres et étudiants collaborent dans une atmosphère cordiale et détendue dans un superbe cadre qui se prête aussi bien à l'étude qu'au repos.

C'est une surprise et une grande joie surtout pour chaque français, que de trouver si loin de la Patrie un lieu où la France et sa langue soient connues, enseignées, défendues et appréciées avec une telle ardeur et un tel talent. Ceux qui contribuent à cette œuvre de rayonnement doivent en être hautement félicités.

Il faut ajouter qu'Haïti, sa langue, sa culture sont l'objet à Middlebury d'une très vive curiosité et d'une grande sympathie. Il aurait été injuste que cet autre bastion de la langue française en Amérique ignorât cet effort qui l'intéresse au premier chef et l'accueil que lui réservent, fraternellement, ceux qui l'accomplissent.

Livres de France

Par Armand Rio.

John Charpentier : ALEXANDRE DUMAS

(Paris — Editions Jules Tallendier, 1948, — 252 p.)

M. John Charpentier est assurément, et depuis de longues années, l'un des meilleurs représentants de la critique française. Ses confrères ne lui ont-ils pas d'ailleurs décerné naguère la couronne princière ? C'est une fort belle galerie déjà qu'il nous a offerte : Rabelais, Molière, Voltaire, et les grandes figures du Romantisme. Sa « George Sand », son « Alfred de Musset », son « Baudelaire » ont connu un succès considérable, qui se continue en librairie. Ce sont des œuvres qui resteront. De combien d'études littéraires peut-on en dire autant ?

Et voici maintenant, le père Dumas, le prodigieux père Dumas. « Une force de la nature », disait de lui Michelet. A coup sûr, le plus grand conteur de tous les temps et de tous les pays, quelle que soit l'admiration que puisse susciter un Walter Scott.

« C'est pour moi, disait Dumas, un besoin de raconter. Je conte ». Il conte pour conter, comme les aèdes chantaient, pour chanter, leurs longues épopées. Il conte aussi pour enchanter. Et qui, plus que lui, par l'extraordinaire richesse de l'invention, le mouvement du récit et son feu, par la vie passionnée dont il anime ses personnages, sa verve intarissable, son esprit endiablé, l'intense sympathie qu'il crée entre son lecteur et ses héros, est capable de charmer les hommes ? Montaigne affirmait qu'il n'avait jamais connu de peine qu'une heure de lecture n'ait dissipée ? Combien de peines Dumas a-t-il bercées de sa fantaisie ?

Il a pris des libertés avec l'histoire ? Et puis ? Les poètes n'en prennent-ils pas avec la réalité ? Dumas n'est pas un chartiste ni un fouineur d'archives. L'histoire, pour lui, c'est un prétexte, comme l'amour pour le grand lyrique. Il lui demande un cadre, une atmosphère, des noms d'hommes et de femmes dont la célébrité allume aussitôt l'intérêt dans les yeux de ceux qui l'écoutent — car on ne lit pas Dumas, on l'entend parler, rire, tonner. Il ravit, il éblouit, il empoigne.

Il ravira, il éblouira, il empoignera toujours. Car toujours, aux heures noires, les hommes rêveront d'être entraînés loin du réel douloureux ou sordide dans un monde imaginaire, loin de la petitesse vers la générosité, de la bassesse vers l'héroïsme, des ombres vers les lumières, des larmes vers les rires, loin des lâches vers les d'Artagnan.

Auteur dramatique, romancier, mémorialiste, narrateur de voyages, l'influence de Dumas fut immense. A l'heure romantique, tout d'abord. Sa *Christine de Suède* a été l'occasion d'une bataille littéraire comparable à celle d'*Hernani*. La sensualité violente de la pièce a remué l'âme de la jeunesse du temps, celle, surtout, des contemporaines.

Mais l'emprise de Dumas a porté bien au-delà de son propre pays. Il n'a pas été seulement le romancier le plus lu en France, mais aussi hors de France. Un journaliste américain n'a-t-il pas comparé l'universalité de sa gloire à celle de Napoléon ? Et Robert-Louis Stevenson déclaré un jour que, pour l'art de conter, l'illumination avait jailli dans son esprit après la lecture de *Monte-Cristo* ?

Le secret de la puissance de Dumas, la clef de sa magie, c'est l'exaltation chez lui de tout ce qu'il y a de grand, de désintéressé, de chevaleresque dans l'homme. Il a été, a dit de lui — et sans exagération — Constantin Weyer, le Corneille de son temps et de son peuple. Hier même, l'un des plus brillants romanciers d'aventures anglais, le père spirituel de ce petit-fils de d'Artagnan qui s'appelle « Le Saint », Leslie Charteris, écrivait que « dans notre époque enténébrée, où tant de romanciers se battent les flancs pour n'écrire, en fin de compte, que des livres mornes et qui ne signifient rien, en s'imaginant orgueilleusement être les porteurs d'un « message », c'est le message du père Dumas qui reste toujours valable. Car le vrai message de la vie, c'est l'héroïsme ».

Remercions M. John Charpentier d'avoir fait revivre devant nous avec tant d'intensité et de couleur le prestigieux et immortel romancier. « Lorsque par impossible, le génie de Dumas ne s'exprimera plus, dit-il à la dernière page de cette brillante étude, une lumière bienfaisante sera tarie ». En nous présentant ce magnifique et si vivant portrait, M. John Charpentier a bien travaillé pour que la gloire de Dumas ne pâlisce pas de si tôt et l'on peut gager que quiconque aura lu son « Alexandre Dumas » s'empressera de reprendre sur les rayons de sa bibliothèque les exploits de Porthos ou les aventures de Joseph Balsamo.

Henry Castillou : *SAO-THOME — Roman.*

(Paris — La Jeune Parque, 1948 — 330 p.)

« Rien n'est plus rare qu'un bon conteur, disait Emile Faguet, un jour qu'il parlait de Rabelais. Encore que se raconter soit le premier emploi que l'homme fasse de sa parole, encore que l'homme soit historien et romancier de naissance et de complexion, les grands conteurs sont plus rares dans l'humanité que les grands lyriques, les grands élégiaques et même les grands poètes dramatiques. C'est un art qui n'a pas de règle, à proprement parler, et qui parce qu'il est un don, se rencontre chez fort peu de gens. La plupart des conteurs ennuiant ».

Dans quelque littérature que ce soit, les écrivains possédant ce don, quasi féérique de ravir leurs contemporains par le récit d'aventures imaginaires, on les compte sur les doigts de la main. Combien de Rabelais de par le monde, depuis qu'il est des hommes et qui écrivent ? Combien de Cervantès ? Et combien de Dumas ?

Depuis un siècle abondent les talents de romanciers observateurs de caractères, analystes d'âmes — de la leur et de celle des autres — peintres de mœurs et de milieux sociaux. Mais combien s'offrent de « conteurs » au désir toujours vivace en l'homme d'écouter une belle histoire ? « Si Peau d'Ane m'était conté, disait le bon La Fontaine, j'y prendrais un plaisir extrême ».

Pendant quelque vingt ans, Pierre Benoit fut pour beaucoup de gens ce charmeur — encore, qu'emporté, peut-être, par le train de son récit, il oubliât un peu trop et trop souvent l'art même de l'écriture. La mort s'est trop pressée de fermer la bouche à cet excellent romancier que fut Jean Martet, à l'heure où il réunissait autour de lui un auditoire chaque jour plus nombreux.

Or voici que dans la personne d'un très jeune auteur de vingt-sept ans nous apparaît un « conteur » riche d'autant d'invention que de style. M. Henry Castillou a publié, il y a deux ans, un roman intitulé *Orteno* et, l'an dernier, trois longues nouvelles groupées sous le titre du *Fleuve mort*, qui ont attiré l'attention de tous les critiques, et après eux, celle du grand public, sur un talent très personnel.

A quelqu'un qui lui demandait s'il avait jamais visité les pays où il faisait vivre ses personnages, Henry Castillou répondait qu'à ses yeux les décors n'étaient qu'un prétexte et qu'il les plantait où bon lui semblait sous la calotte des cieux. Il ajoutait malicieusement que, s'il avait réellement vécu en Mongolie ou dans le bassin de l'Amazone, il en eût, probablement, plutôt qu'un roman, rapporté quelque fièvre pernicieuse. Ne cherchez donc pas São-Thomé sur la carte de l'Amérique du Sud, ni, dans les Mémoires hispano-américains, le véridique récit de la fondation de la petite colonie créée, il y a deux siècles, par le jésuite Thomas Aveila, disciple attardé de Fénelon — ou précurseur de Cabet — dans l'espoir de réunir Indiens autochtones et Blancs dans une définitive fraternité.

L'aventure que nous conte aujourd'hui M. Henry Castillou, c'est celle d'une femme frénétique qui met fin à un long bonheur — et dont vous devinez le symbole — de cette Isalinda envoûtante et fanatique, au mysticisme implacable, qui rêve, elle, d'une autre félicité pour une Amérique du Sud à tout jamais débarrassée des petits-fils des conquérants du seizième siècle, une Amérique du Sud redevenue indienne, seule maîtresse de ses terres, de ses forêts, de ses fleuves.

La révolutionnaire Isalinda sera-t-elle le grand « Chef blanc » annoncé par les sorciers de l'antique Brésil ? Celle qui libérera les Hommes rouges ? Quelles seront donc ses armes ? Quelles victimes, parmi ceux qui l'approcheront et qu'affolera la beauté de cette Antinéa amazonienne, choisira-t-elle pour faire triompher sa politique ? Et, le rêve d'Isalinda réalisé, quel sera le réveil pour les « libérés » ?

Ce serait singulière maladresse de le laisser ici deviner et de déflorer le plaisir qu'assurera à tous ceux qui liront *São-Thomé* le jeune et très grand talent de M. Henry Castillou.

Bernard Nabonne : PAULINE BONAPARTE — 1780-1825

(Collection «Le rayon d'Histoire» — Paris, Hachette, 1948 — 255 p.)

Pauline Bonaparte est un de ces personnages privilégiés pour lequel la postérité n'eut que des sourires. Les admirateurs de Napoléon — la majorité des Français — l'aiment pour son magnifique dévouement à l'Empereur et les louanges que le proscrit de Sainte-Hélène lui décerna. Les antibonapartistes, tel Léon Daudet, l'adorent parce qu'elle était belle, très coquette, et qu'elle mourut jeune.

Sauf l'Allemand J. Kühn, qui se montre dur, tous les historiens de Paola-Maria de Buonaparte, dite Paoletta, sont, en effet, les plus aimables des portraitistes. Frédéric Masson, lui-même, qui n'est pas tendre — et il n'a pas tort ! — pour l'impériale famille, peint la femme et conte sa courte, mais chaude existence, avec la sympathie la plus complaisante. Son dernier biographe, M. Bernard Nabonne, à qui nous devons déjà un *Robespierre* et une *Jeanne d'Albret*, l'un et l'autre remarquables, se propose, nous dit-il, de se cantonner dans la vérité toute nue, «en permettant toujours au lecteur de juger selon ses sentiments».

Le livre est, comme il l'annonce, «sans tendances». Mais, aussi bien, pourquoi des «tendances» et pourquoi juger ? De quel droit ? Selon quelles normes ? Faiblesses et vertus, — au sens originel du mot, sans le limiter à la chasteté, qui lui fut toujours chose si inconnue ! — il n'est que de prendre Pauline Bonaparte telle qu'elle fut, d'aimer son image et son souvenir. D'excuser ses faiblesses, que tant de causes expliquent, en portant à son crédit cet amour fraternel, si rare dans le clan piailleur des Bonaparte et qui ne fut jamais aussi grand qu'à l'heure des revers... Si l'on entend la «juger» du point de vue de la morale, comment dire ? conjugale et traditionnelle, alors libre à ceux qui n'auraient pas pardonné à la femme adultère de lui jeter la pierre, mais libre aux autres de ne pas faillir à l'indulgence envers la pécheresse et d'absoudre ses libertés amoureuses, que la maternelle Loëtitia appelait si gentiment «ses enfantillages».

Sans doute estima-t-elle qu'elle était vraiment trop belle pour un seul homme ! Ce trésor de sa beauté, elle le distribua généreusement ; elle sut faire beaucoup d'heureux. Et ce trésor — tous les contemporains sont unanimes, même les femmes — était incontestablement magnifique. «La plus belle des sœurs», disait Bonaparte. «Pauline était une beauté merveilleuse, écrivait dans ses Souvenirs le général de Richard, elle venait de l'idéal». — «Il est impossible, renchérissait la duchesse d'Abrantès, de se faire une idée de ce qu'était cette femme comme perfection du beau.» M. Bernard Nabonne y ajoute le charme «capiteux et provocant».

Elle était née, c'est certain, avec des instincts galants et, comme on dit en Béarn, «avec le diable à la botte». A douze ans, cette jeune Méditerranéenne avait le corps formé et l'ardeur des sens le travaillait déjà. Elle ne se faisait pas faute d'en offrir à tout un chacun le plaisant tableau en se rendant, d'u-

ne allure sans vergogne, de la maison familiale à la mer, vêtue des seuls rayons du soleil. Étonnez-vous donc qu'un jour, devant le ciseau de l'illustre Canova, la princesse Pauline Borghèse laisse tomber à ses pieds ses derniers voiles pour poser la fameuse Vénus aux seins parfaits — que ceux-ci soient ou non l'exacte moulure des siens. A l'amie, vraiment naïve, lui demandant comment elle avait pu surmonter la gêne d'une si totale nudité, on sait sa réponse plus ingénue encore que la question : « Il y avait du feu ! »

Le chapitre de ses aventures amoureuses — ou plutôt sensuelles — est comme il était écrit au livre de son destin, d'une extrême richesse. Il commence très tôt, du vivant même du premier mari, cet « enfant chéri » de Bonaparte et son sosie blond le général Leclerc, qu'elle aimait pourtant, qu'elle n'abandonna pas aux plus atroces heures du séjour à Saint-Domingue, des désastres et des ravages de la fièvre jaune, dont il mourut et dont elle-même ne demeura pas, sans doute, indemne. De cette longue « Suite passionnée » vous lirez le détail, souvent savoureux, dans le livre abondamment documenté de M. Bernard Nabonne. *C'est Vénus tout entière à sa proie attachée !*

Dominée par ses désirs devant l'homme qui l'émouvait, elle se souciait bien du qu'en dira-t-on et des remontrances fraternelles ! Et de l'honneur conjugal de ce pitoyable fantoche de Borghèse ! Si, pour sa santé, sans cesse tourmentée depuis Saint-Domingue, elle court les villes d'eaux, Plombières, Aix-les-Bains, Spa, Aix-la-Chapelle, pour la joie de son corps elle court surtout l'amour. Et c'est Forbin, grand seigneur à l'élégante trentaine, féru de littérature et d'art, quelque peu peintre et non sans talent, dont elle fait son chambellan, le musicien Blangini, dont les « Nocturnes » la troublent et dont les nuits la calment, ce gaillard quinquagénaire de Poniatowsky, des Légions polonaises, et l'herculéen Czernicheff, des armées du Tsar, de Canouville, le beau hussard et Achille de Septeuil, de l'Etat-major de Berthier, l'avantageux dragon, le comte de Montrond, à 50 ans toujours magnifique, et l'attaché militaire russe rencontré à Aix-la-Chapelle, Kabloukoff, enfin, pour finir sur une note nationale, un superbe artilleur, héros de la guerre d'Espagne, Jean-Baptiste Duchand. Si l'armée est brillamment représentée dans le « carnet d'amour » de Pauline Bonaparte, les artistes, musiciens et gens de théâtre le sont plus largement encore, depuis le jeune Lafon, aux yeux de braise, de la Comédie française, jusqu'à l'illustre Talma, qui l'aima d'une sincère et si douloureuse passion.

De cette frénésie sensuelle, qui, de la prime adolescence à sa mort précoce — à 45 ans — la tint sous son incessant empire, seul feu Cabanès, dont le diagnostic rétrospectif a si souvent fait merveille, aurait pu nous donner l'explication. Il y a bien la consultation du célèbre gynécologue Hallé, mais M. Bernard Nabonne ne nous la transcrit pas in-extenso, faisant ainsi, nous dit-il, un « gros sacrifice à la pudeur de ses lecteurs et de ses lectrices ». Mais on lit entre les lignes que la conclusion de Hallé était, sans doute, sous les périphrases de l'époque, ce mot qui éclaire tout : nymphomanie.

Qu'on oublie donc les ivresses sensuelles de Pauline. Devant son image si

belle qu'on ne se souviene que de ceci : lorsque l'étoile de Napoléon pâlit et s'éteignit, à l'heure de toutes les lâchetés, où les Maréchaux trahissaient, où cette famille de quémandeurs insatiables, comblée par lui d'or et d'honneurs, l'abandonnaient, comme les rats quittent le navire en perdition, elle fut la seule, elle l'épouse infidèle, la maîtresse inconstante, à dresser face à la débacle impériale sa constance et sa fidélité.

De 1813 à sa mort, elle a été la «Fée des désastres». Quand, à Leipzig, l'Europe entière se ramasse pour la ruée finale, elle vend tous ces bijoux, qu'elle aimait tant; avec les 300.000 francs — d'alors — que produit la vente, elle envoie à Napoléon le splendide collier de diamants offert par lui autrefois et qu'à Waterloo il traînait encore comme un fétiche, dans ses bagages. A l'abdication, elle est la seule à ne pas fuir et, lorsque le mari d'Elisa la supplie de l'accompagner à Rome, elle refuse. «Je n'ai pas aimé l'Empereur comme souverain; je l'ai aimé comme mon frère, et je lui resterai fidèle jusqu'à la mort».

Elle tient parole.. A l'Île d'Elbe, elle s'ingénie tendrement à parer la dérisoire royauté, à rendre la chute moins amère à l'exilé. «Elle avait, écrit alors un témoin, toutes les qualités d'un ange consolateur». Quoique vaincue dans son corps, que les maladies assaillaient de toute part, elle se montre, aux heures où tout est consommé, d'une vaillance et d'une énergie d'acier. Jour après jour, elle lutte pour «lui», elle supplie lord Liverpool de lui permettre, à tout le moins, d'aller rejoindre l'Empereur sur le roc brûlé de l'Atlantique. Lorsque, le 16 juillet 1821, elle apprend sa mort, «elle s'écroule sur le sol, évanouie et comme frappée par la foudre».

«Pauline, avait murmuré à Las Cases Napoléon mourant, la plus belle femme de son temps, a été et demeurera jusqu'à la fin la meilleure créature vivante».

III

LETTRES, SCIENCES ET ARTS EN HAÏTI

La double vie d'Hector Hyppolite, Artiste et Prêtre vodou (Extraits) *

*Par Philippe Thoby-Marcelin
et Jean Chenet*

Hector Hyppolite avait en ce temps-là une manière fort originale de peindre. Il dessinait d'abord quatre ou cinq tableaux; ensuite, il préparait telle couleur, qu'il appliquait successivement sur les cartons qu'il peignait; puis il passait à une autre couleur, et ainsi de suite. Il tenait en outre le carton presque horizontalement sur la paume de sa main gauche et, en guise de pinceaux, il se servait de plumes de poule et d'une grande brosse de peintre en bâtiment.

Ce jour-là, à l'instar de M. Jourdain, qui faisait sans le savoir de la prose en parlant, Hyppolite peignit de chic trois paysages et une nature morte à l'ananas. C'était, malgré leur gaucherie infantile, des œuvres inquiétantes. Doré sur fond bleu pâle, l'ananas se tenait paradoxalement dans l'espace, aussi seul que Dieu le père avant la création. Les paysages n'étaient pas moins étranges. On y voyait des parterres et des arbres peints de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, des moulins à vent et des châteaux aux portes fermées, qui évoquaient l'idée de maisons hantées. Pas un être humain n'y figurait, les allées se terminaient en impasses, et en fait d'animaux, il n'y avait que de sinistres corneilles traversant des ciels sans nuages et des poissons voraces, qui bondissaient hors d'un bassin ou d'une rivière.

Tout cela fut brossé en moins d'une demi-journée. Et lorsque satisfait d'avoir terminé ses tableaux, Hyppolite le regarda d'un air triomphant, Thoby-Marcelin lui fit observer qu'il travaillait trop vite et qu'il n'était pas bon de peindre plus d'une œuvre à la fois.

Cette remarque ne plut pas à l'artiste.

* Voir *Conjonction* No. 16.

— Il y a plus de trente ans, Monsieur, que je fais le métier, répliqua-t-il d'une voix sèche. J'ai pu acquérir avec le temps cette habileté qui me permet de procéder comme vous avez vu. Ce que vous me dites là convient peut-être aux novices. Moi, grâce à Dieu, je suis déjà un vétéran. J'ai ma manière comme chacun a la sienne. Et c'est pourquoi on vous dit : tous les bois sont des bois, mais le mapou n'est pas l'acajou.

Thoby-Marcelin lui prit amicalement les genoux.

— Mon cher, dit-il, je vais peut-être vous blesser de nouveau; mais, voyez-vous, ce n'est pas une question de manière. En art, on doit toujours prendre son temps et bien réfléchir à ce qu'on fait.

— Mais, Monsieur, toute la nuit Maîtresse m'a expliqué ce que je devais peindre, répondit l'artiste, vexé. Et d'ailleurs, il faut que je vous dise : quand je travaille, Saint Jean-Baptiste me guide toujours la main.

Cet argument inattendu et qui fut asséné à Thoby-Marcelin comme un coup de massue, faillit lui casser les bras, comme on dit, et il y avait certes de quoi décourager le prosélyte le plus tenace; mais il ne voulut pas se tenir pour battu, car il avait foi en sa cause et en l'avenir d'Hyppolite.

— Cher ami, dit-il, je ne contesterai pas le mérite artistique de Maîtresse Erzili ni de Saint Jean-Baptiste, car ils sont au-dessus de toute critique; mais je m'étonne qu'ils ne vous aient pas fait la même observation que moi, à savoir que vous peignez trop hâtivement. En tout cas, je vous assure, si vous tenez à vendre vos tableaux au Centre d'Art ou à l'étranger, il vous faut procéder comme je vous recommande de le faire. Et ce sera, pour vous, un excellent moyen de sortir de la gêne où vous vous débattiez.

Le raisonnement de Thoby-Marcelin, s'il ne convainquit pas Hyppolite, le porta du moins à réfléchir.

— J'en parlerai ce soir à Maîtresse, fit-il prudemment. Et si je dois suivre vos conseils, elle me le dira.

Le jour suivant, au petit matin, Hyppolite vint voir son nouvel ami, qu'il surprit au saut du lit, en train de prendre son café. L'artiste paraissait si humble, si soumis, qu'on eût dit vraiment d'un chien battu, la queue entre les jambes.

— Directeur, dit-il d'une voix essouffée, Maîtresse m'a reproché en pile ce que je vous ai dit hier, concernant ma façon de peindre. Elle m'a fait voir aussi comment devant vous je ne vaudrais pas plus qu'un tout petit enfant à la mamelle et qu'en conséquence, je dois suivre tous vos avis. Ainsi donc, je suis venu vous faire ma reddition, Directeur. Et si je vous ai mal parlé la dernière fois, je vous demande pardon.

Thoby-Marcelin s'attendait quelque peu à ce dénouement, mais il crut habile de n'en rien laisser voir à Hyppolite.

— Directeur ! fit-il, vous m'appelez Directeur ! Mais ce n'est pas moi le Directeur du Centre d'Art, c'est M. Peters.

— Je le sais, repartit le peintre avec assurance. Mais n'êtes-vous pas dès aujourd'hui, par la volonté expresse d'Erzili, mon directeur de conscience ?

C'était là une bien lourde responsabilité; mais Thoby-Marcelin se garda

toutefois de protester, — ce qui eût été peut-être inutile, tant le peintre paraissait convaincu, obstiné.

— Mon cher Hyppolite, dit-il d'un air condescendant et détaché, je suis satisfait que Maîtresse vous ait mis dans ces dispositions. Je vais demain à Port-au-Prince, où je passerai trois ou quatre jours. Donnez-moi vos tableaux, je les apporterai au Centre d'Art, et je tâcherai d'obtenir pour vous une avance sur leur vente.

Les premières œuvres d'Hector Hyppolite ne reçurent des membres du Centre qu'un accueil assez froid. Peters était alors en congé à New-York; mais comme il avait laissé des instructions, Thoby-Marcelin put recevoir pour le peintre une modique avance de sept dollars et de nouveaux cartons. Il demanda aussi des pinceaux. On les lui refusa, sous prétexte qu'il n'y en avait pas beaucoup et qu'on ne pouvait pas en être prodigue... à moins qu'il ne voulût en acheter pour son ami. Et Thoby-Marcelin n'était pas en mesure de se payer cette modeste générosité!

De retour à Saint-Marc, il s'occupa davantage de faire évoluer la peinture d'Hyppolite que de le questionner sur sa vie, dont l'originalité retient tout d'abord l'attention, surtout en ce qui a trait au voyage en Afrique; mais tel n'était pas le but de sa mission.

Thoby-Marcelin enseigna donc à l'artiste qu'il devait nuancer ses couleurs, organiser ses tableaux et les fermer. Même, il lui fit peindre deux cartons d'après nature et des paysages où figuraient des campagnardes et des ânes allant au marché. Il se garda toutefois de conseiller l'abandon de la brosse de peintre en bâtiment dont Hyppolite se servait, procédant par rapides tamponnements, pour représenter les parterres et les frondaisons, — ce qui leur donnait à première vue, une certaine allure pointilliste.

Ce ne fut que la veille de son départ que Thoby-Marcelin interrogea le peintre sur son passé.

— Je suis né, dit celui-ci, dans les hauteurs de Rivière Froide, non loin de Port-au-Prince; mais c'est en ville que j'ai été élevé. Ma mère était couturière, et mon père était un neveu de la main gauche du Président Hyppolite. Vous voyez que je suis sorti d'une bonne souche. Cependant ma famille était pauvre et c'est pour ça que je n'ai pas pu rester longtemps à l'école. C'est tout juste, si j'ai eu l'occasion d'apprendre à lire et à écrire. Mais plus tard, étant jeune homme, la vie a été bonne pour moi. J'ai été à Cuba, à New-York, puis en Afrique, dans l'île de Caradjine, au Congo et au Dahomey. Je faisais facilement de l'argent, je buvais en pile de bonnes boissons, et comme j'étais un très beau garçon, les femmes me couraient après. Je choisissais, et je ne prenais jamais que des blanches et des mulâtresses. Ma chance a toujours été avec les femmes. A la loterie, j'ai gagné parfois de petits argents. Des cinquante, des soixante gourdes. Jamais plus que ça. Mais n'importe quelle belle femme qui m'aimait me donnait facilement des quatre-cents, des cinq-cents dollars. Ce n'était pas comme à l'heure qu'il est...

Il sourit amèrement.

— Et comment se fait-il qu'étant le protégé de Saint Jean-Baptiste et le

mari de Maîtresse Erzili, vous soyez devenu si pauvre ? demanda Thoby-Marcelin.

— Ça, Directeur... fit l'artiste, embarrassé. Ça, c'est de ma faute à moi ! Défunt mon père ne m'a pas légué que ces deux loas. Il y a encore d'autres mystères qui dansent dans ma tête. Depuis cinq ans, je ne suis pas allé à Rivière Froide, où se trouve leur reposoir, pour leur rendre mes devoirs. La première fois que j'y ai manqué, je me suis dit que l'année suivante, j'irais là-bas leur donner à manger ; mais ils m'ont tout de suite frappé, et après ça, je n'ai jamais eu de quoi payer mon voyage !

Il secoua la tête tristement et reprit :

— Et c'est pas tout, ça, Directeur. On nous a gâté le pays d'Haïti, en y faisant trop de maléfices. La plupart des gens se sont détournés des bons mystères, pour aller servir les diables. Et pourtant, c'était un bon pays que le nôtre. Il aurait pu devenir plus puissant que les autres. Autrefois, on voyait de tout jeunes haïtiens voler dans le ciel comme des anges. Un pays où l'on faisait de tels miracles ne pouvait-il pas conduire toute la terre ? Ne pouvait-il pas commander New-York, Cuba et toute l'Afrique ? Si les gens n'avaient pas fait le mal, on aurait vu ça, et je ne subirais pas aujourd'hui la misère.

Quoique le merveilleux l'intéressât vivement, Thoby-Marcelin tenta de ramener Hyppolite dans le domaine de la réalité.

— Vous m'avez appris, l'autre jour, que vous avez fait des tableaux à Cuba, dit-il. Mais est-ce seulement à cette époque que la peinture a commencé à vous intéresser ?

— Non, répondit l'artiste. Depuis l'âge de huit ans j'aimais déjà le métier. Je me suis d'abord amusé, comme mes petits amis de l'école, avec la décalcomanie. Ses belles couleurs et ses images me plaisaient. Mais bientôt je me suis mis à les copier, et c'est comme ça que j'ai appris à peindre.

— A Cuba, demanda Thoby-Marcelin, vous ne faisiez donc que des tableaux ?

— Je n'ai pas dit ça du tout, protesta Hyppolite, avec un vif accent de sincérité. Ce serait vous mentir, Directeur, car j'ai peinturé beaucoup de maisons avec Tchabarite, et nous avons décoré plusieurs cafés. C'est de ça surtout que je vivais, oui, jusqu'au jour où Magritte a gagné à la loterie et où nous sommes partis pour l'Afrique.

— Vous m'avez dit qu'autrefois vous buviez beaucoup. Est-ce depuis que vous êtes pauvre que vous avez cessé de le faire ? questionna Thoby-Marcelin.

— Oh ! non, Directeur. Si c'était seulement pour ça... Le clairin (1) ne se vend pas cher : cinq centimes le verre, et on trouve toujours quelque camarade pour vous en offrir un ou deux... J'ai cessé de boire pour une tout autre raison. C'était à mon retour d'Afrique. J'avais à Port-au-Prince un ami, qui était originaire de Jacmel. Cléofa Ramsay était son nom. Je l'avais établi avec une de mes servantes, qu'on appelait Angèle. Un jour, possédé de Bossou

(1) *Rhum blanc.*

Trois-Cornes, qui était un des mystères servis par sa famille, Cléofa héla Angèle, et lui commanda de lui apporter une bouteille de rhum. Ce n'était pas un petit rhum léger, comme le «Barbancourt Trois Etoiles» que vous buvez. C'était un rhum tout de bon, qui mettait le feu à la gorge et brassait les entrailles. Cléofa s'approcha de moi, me fit pencher la tête de côté et vida un tiers de la bouteille dans mon oreille gauche, qui l'avala en entier; il en fit boire autant à mon oreille droite, puis il me donna le reste par la bouche. Ensuite, il me fit prendre une tasse de café et une tasse d'infusion de basilic. Depuis lors, c'est de loin que je regarde l'alcool, que ce soit du rhum ou du vin rouge; mais je bois parfois du vin blanc, quand il n'est pas alcoolisé (sic), le Champagne aussi, enfin bref, toutes les bonnes boissons...

Ici, Hyppolite hésite un instant.

— Directeur, si je vous donne un petit conseil, dites-moi, vous ne vous fâcherez pas ?

— Et pourquoi donc, cher ami ?

— C'est un bon, bon, petit conseil. Mais il s'agit d'une question délicate. Cela ne vous déplaira pas ?

— Je vous le promets.

— Bon ! fit l'artiste. Eh bien, voyez-vous, Directeur, c'est un traitement comme celui que m'a fait Cléofa qu'il vous faudrait.

— En effet, dit Thoby-Marcelin en riant, les gens disent ça, que je bois trop.

Mais Hyppolite était pleinement sérieux.

Le Cancer (*)

Par le Dr. Jo Nordmann

Le cancer est une maladie tumorale, c'est-à-dire qu'il est caractérisé par le fait qu'en un certain point de l'organisme se développe une tumeur, une excroissance. Vous savez que tout être vivant est composé d'une ou de plusieurs cellules, cellules qui sont en quelque sorte les laboratoires élémentaires de la vie. Tout organisme comprenant plus d'une cellule ou pluricellulaire dérive d'une seule cellule-mère; cette cellule-mère qui provient dans la production sexuée de la fusion de deux gamètes l'un mâle, l'autre femelle, c'est l'œuf. L'œuf se divise rapidement en un certain nombre de cellules qui restent accolées et qui finalement constituent un organisme. Or cette division ne se fait pas au hasard, elle se fait suivant un plan fixe préétabli et absolument caractéristique de l'espèce dont l'œuf est issu; de sorte que cette unique cellule donnera tantôt une fleur, tantôt un éléphant, tantôt un homme.

Certes le nombre total de cellules d'un organisme — nombre qui est considérable — n'est pas fixe — sans cela comment expliquer l'existence d'hommes grands ou petits, de gros costauds et de maigrichons; mais ces cellules se développent harmonieusement, c'est-à-dire de manière à se compléter et non pas à se gêner mutuellement.

Quand en un point de l'organisme des cellules se multiplient plus rapidement que leurs voisines, il se forme une tumeur. Toutes les tumeurs sont-elles cancéreuses? Certes non, et bien heureusement car le nombre des cancers serait encore bien plus grand qu'il n'est actuellement. De nombreuses tumeurs, que l'on appelle bénignes car elles ne sont pas très dangereuses, ne sont pas des cancers, par exemple certaines tumeurs du tissu graisseux, les lipomes, ou de l'utérus, les fibromes, ou de la peau, les verrues.

Quelle est donc la différence entre ces tumeurs dites bénignes et les cancers appelés aussi tumeurs malignes?

Tout d'abord dans les tumeurs bénignes, les cellules en se multipliant, se contentent de repousser leurs voisines, sans les détruire, et sans s'insinuer entre elles, alors qu'au contraire dans les cancers, elles se détruisent, s'infiltrant à travers les cellules saines et les compriment, ce qui, lorsque le tissu cancéreux rencontre un nerf, produit les douleurs affreuses du cancer. Ce sont ces douleurs d'ailleurs qui ont donné leur nom à la maladie, du grec *carcunos*, crabe, par analogie avec des pinces de crabes qui mordraient le patient.

(*) Extraits d'une conférence prononcée à l'Institut Français le 25 Mai 1948.

D'autre part et ceci est essentiel — alors que les tumeurs bénignes se contentent de grandir sur place, les cancers ont la propriété de donner des colonies, que l'on appelle métastases, dans des parties parfois très éloignées de leur lieu d'origine; l'explication de ce phénomène est simple : une ou plusieurs cellules cancéreuses sont enlevées par le sang ou par la lymphe et se fixent en un point de l'organisme, point où elles continuent à se multiplier donnant là une nouvelle tumeur cancéreuse. Et c'est à cause de cette propriété de donner des métastases qu'il est très important de diagnostiquer la maladie le plus tôt possible. En effet quand la tumeur est localisée, elle est guérissable comme nous allons le voir tout à l'heure par la chirurgie, le radium ou les rayons X. Lorsqu'au contraire elle a déjà eu le temps de se multiplier loin de son point d'origine, la guérison est le plus souvent impossible...

...Voici donc brièvement expliqué ce que c'est que le cancer.

Mais avec cette description nous n'avons nullement atteint la cause de la maladie. A quoi est due la transformation d'une cellule saine en une cellule cancéreuse? C'est là le point qui, à l'heure actuelle, préoccupe de nombreux savants et chercheurs scientifiques dans tous les Instituts du cancer du monde et dans de nombreux laboratoires. Car des trois fléaux qui à l'heure actuelle déciment encore l'humanité dans les pays tempérés, la tuberculose, la syphilis et le cancer — dans les pays tropicaux il y en a malheureusement d'autres encore — le cancer est le seul qui garde encore le secret de son origine.

Ce qu'il y a de certain, c'est que le cancer n'est pas causé par un microbe, car toutes les recherches bactériologiques qui ont été faites dans cette voie ont eu des résultats négatifs. Par contre dans certains cas de cancer, on a pu isoler de la tumeur des ultra-virus. Permettez-moi de vous rappeler ce qu'est un ultra-virus. Les maladies infectieuses sont dues, en général, à des organismes unicellulaires que l'on classe soit parmi les végétaux, ce sont alors des bactéries, comme le bacille de Koch ou le staphylocoque, soit parmi les animaux unicellulaires, ce sont les protozoaires, comme les plasmodium du paludisme ou l'amibe de la dysenterie.

Mais il existe des maladies infectieuses, comme la polyomyélite, la fièvre jaune ou la variole dont l'agent responsable, beaucoup plus petit que les bactéries ou les protozoaires est absolument invisible au microscope. Ce sont ces agents que l'on a appelé ultra-virus. Jusqu'à ces dernières années on n'avait jamais pu se rendre compte de l'existence de ces ultra-virus autrement que par leurs effets; cependant ces tous derniers temps un grand progrès a été fait dans leur étude : on les a photographiés à l'aide du microscope électronique. Le microscope électronique est basé sur le même principe qu'un microscope ordinaire à l'exception du fait que les rayons lumineux sont remplacés par des faisceaux d'électrons, les lentilles par des «grilles» métalliques et l'œil humain par une plaque photographique; il a un pouvoir séparatoire infiniment supérieur à celui du microscope ordinaire et permet par conséquent, sinon de voir, du moins de photographier des objets extrêmement petits. C'est

ainsi que l'on a observé, pour la première fois il y a peu de temps, le virus de la polyomyélite. Ce grand progrès scientifique a eu d'autre part des conséquences bien plus importantes que celle de la photographie des ultra-virus; il a permis d'étudier de plus près les propriétés de certains d'entre eux. Et c'est ainsi qu'en étudiant les plus simples de ces organismes, certains virus auxquels sont dues des maladies observées chez les plantes et particulièrement une maladie appelée la mosaïque du tabac, le savant Stanley a pu identifier ce virus à une seule molécule chimique, molécule certes infiniment plus complexe, mais non pas en principe différente d'une molécule d'eau ou de sel de cuisine. Ce fait — s'il se confirme, car les scientifiques ne sont pas encore tous d'accord à ce sujet — aurait non seulement une grande importance scientifique, mais encore une portée philosophique considérable, car ce serait la première fois que l'on aurait isolé un corps intermédiaire entre le monde vivant — celui des êtres aussi petits soient-ils — et le monde inanimé, celui des choses; un corps qui aurait à la fois les propriétés de la matière vivante — et la plus importante d'entre elles, celle de se reproduire indéfiniment semblable à lui-même — et celles de la matière morte.

Je me suis longuement arrêté à cette question de la nature des ultra-virus, je m'en excuse, mais je crois que des faits d'une portée aussi considérable méritaient que l'on s'y attarde quelques instants. Revenons maintenant au cancer. Je vous disais donc que dans certaines tumeurs, il avait été possible d'isoler des ultra-virus. C'est surtout dans un cancer du lapin et un autre de la poule que ces isolement ont été possibles. Cependant, ces cas sont extrêmement rares par rapport à l'ensemble des cancers, et en particulier on n'a jamais pu isoler de virus à partir d'une tumeur humaine. Aussi n'admet-on en aucune façon à l'heure actuelle qu'un virus soit la cause du cancer. Tout au plus pourrait-il donner naissance à certains cas précis et peu nombreux de cancer, et même dans ces cas, de nombreux savants pensent qu'il s'agit d'une cause favorisante et non pas d'une cause déterminante. Cependant la question est toujours à l'étude et peut-être, les années qui viennent nous apporteront-elles de nouvelles connaissances dans ce domaine.

Mais si les virus ne semblent pas à l'heure actuelle nous donner la clef du problème, il est d'autres faits qui — du moins on peut l'espérer peuvent nous approcher de la solution. Ces faits sont ceux qui servent de base à la théorie de l'origine du cancer.

En 1915 les savants japonais Yamagiwa et Itchikawa découvrirent que le goudron était susceptible de produire artificiellement des cancers. Si l'on prend en effet un animal d'expérience — une souris ou un lapin par exemple — et qu'on le badigeonne à plusieurs reprises sur la peau à l'aide de goudron, l'on observe au bout d'un certain temps le développement d'un cancer de la peau à l'endroit même où l'animal a été badigeonné. Par ce moyen l'on peut obtenir des tumeurs de taille parfois considérable, pesant parfois la moitié du poids de l'animal.

Or quelques années après cette importante découverte l'on parvint à iso-

ler du goudron les fonctions qui sont actives au point de vue de la formation d'un cancer. Ces corps, que l'on appelle des corps cancérigènes ont été étudiés au point de vue de leur constitution chimique.

Ces toutes dernières années d'ailleurs, l'on est arrivé à déterminer une relation entre la propriété cancérigène et la structure de la molécule chimique. Le pouvoir de produire des cancers est lié à une formule telle qu'il se produise en un point de la molécule une forte concentration de certains électrons. Cette concentration peut-être mathématiquement calculée, et c'est ainsi, que, de même l'astronome Le Verrier avait, avant toute observation, prévu par le calcul l'existence d'une nouvelle planète, la planète Neptune qui, par la suite a été effectivement reconnue, de même les mathématiciens ont pu, avant toute expérimentation, prévoir que tel composé nouveau serait cancérigène, alors que tel autre serait inactif. Ces calculs, très complexes à vrai dire permettent de concevoir une synthèse future entre ces deux pôles extrêmes de la connaissance que sont la biologie et les calculs de la mécanique ondulatoire. Je pense que l'avenir nous montrera la fécondité de cette synthèse et la possibilité dans des cas de plus en plus nombreux de ce genre de passer non seulement de l'observation à la théorie, mais encore de prévoir les résultats expérimentaux par la mécanique ondulatoire.

Mais revenons à nos corps cancérigènes, l'on s'est aperçu qu'ils présentaient une formule voisine de certains produits que l'on trouve normalement dans l'organisme humain, en particulier certains constituants de la bile, le cholestérol et les acides biliaires, et certaines hormones, les hormones cortico-surrénales et surtout les hormones sexuelles mâles et femelles.

D'autre part en chauffant artificiellement du cholestérol, corps constituant de la bile, mais qui se trouve présent en faible quantité dans tout l'organisme, on a pu obtenir des corps cancérigènes. De même, il y a peu de temps, à l'Institut du Cancer de Paris l'on est arrivé à extraire du foie des substances susceptibles de provoquer le cancer. Tous ces faits conduisent à penser que certains cancers pourraient provenir d'une altération de ces corps présents normalement dans la bile et dans tout l'organisme, par des moyens encore mal définis, mais dont l'un pourrait être le soleil. C'est ainsi que l'on explique la fréquence plus grande des cancers de la peau dans les pays tropicaux chez les personnes qui s'exposent beaucoup au soleil.

Voyons maintenant — et ces faits sont encore plus importants que les précédents — le rôle possible des hormones et en particulier des hormones sexuelles.

Je vous rappellerai d'abord rapidement ce que c'est qu'une hormone. Notre corps comprend un certain nombre de glandes; ces glandes sont divisées en deux grandes classes : d'une part les glandes à sécrétion externe qui déversent leurs produits à l'extérieur, comme les glandes salivaires qui secrètent la salive, la mamelle qui donne le lait ou les glandes sudoripares qui produisent la sueur; d'autre part les glandes à sécrétion interne dont les sécrétions

sont versées dans le sang (et les autres liquides de l'organisme) comme la thyroïde, l'hypophyse ou le thymus. Les produits de ces glandes à sécrétion interne, produits qui sont d'une importance extrême pour le fonctionnement de l'organisme s'appellent les hormones. Or les glandes sexuelles en dehors de leur fonction la plus évidente qui est de produire le sperme chez l'homme et l'ovule chez la femme, produisent les hormones. Ce sont ces hormones, entre autre, qui règlent d'une part les caractères sexuels secondaires comme la présence ou l'absence de poils à la barbe, le développement des seins ou son non développement etc., d'autre part dans une certaine mesure la vie psychique.

Je vous l'ai dit tout à l'heure, les corps cancérigènes ont une formule voisine de celle des hormones sexuelles (les hormones mâles et femelles ne sont pas chimiquement très différentes). D'autre part, en injectant à des souris mâles, une hormone femelle, on a pu artificiellement obtenir des cancers mammaires.

Enfin vous savez que — si le cancer n'est pas exceptionnel chez les jeunes — il est beaucoup plus fréquent chez les personnes d'un certain âge, en particulier après la cinquantaine. Sur ces faits s'est basée une théorie qui veut que l'origine du cancer, soit due à un trouble de la formation des hormones sexuelles — trouble compréhensible après la ménopause ou le climatère masculin — et qui conduirait à la formation de corps cancérigènes dans l'organisme lui-même.

Venant corroborer cette théorie est apparue, il y a quelques années seulement, une nouvelle thérapeutique extrêmement importante. Je veux parler du traitement du cancer de la prostate par des médicaments qui ne sont autres que des hormones sexuelles féminines ou des produits artificiels ayant une action hormonale femelle. Pour la première fois dans l'histoire du cancer, l'on soignait une tumeur non par le bistouri ou les rayonnements, mais par des produits hormonaux — et l'on obtenait des résultats qui, s'ils sont malheureusement loin d'être toujours définitifs, sont du moins spectaculaires.

Ainsi donc il semble que la formation d'un cancer puisse être mise en rapport avec un trouble dans le chimisme interne de l'organisme. Ce fait a, certes, une grande importance dans la question du cancer-maladie et l'on peut espérer que l'avenir verra nos connaissances dans ce domaine fructifier et, qui sait, nous donner des applications thérapeutiques intéressantes, comme celle que nous venons de citer du traitement du cancer de la prostate. Mais ces relations entre la structure chimique d'un corps et ses propriétés cancérigènes, sont aussi très fécondes lorsqu'on considère le cancer en tant que problème biologique.

... Nous avons longuement considéré cette question si passionnante des substances susceptibles de produire le cancer. Mais comment ces corps agissent-ils sur la cellule ? Il semble que, comme nous l'avons dit, par la concentration sur un point de la molécule d'un grand nombre d'électrons mobiles, ils soient susceptibles d'attaquer la cellule, de produire ce que l'on appelle une

mutation cellulaire; une mutation est un changement radical dans le patrimoine héréditaire, dans les chromosomes d'une cellule; nous savons que ces chromosomes sont des filaments, visibles au microscope, qui au moment de la division cellulaire se divisent eux-mêmes en deux chromosomes-fils semblables à celui dont ils sont issus. Or ces chromosomes comprennent un certain nombre de corpuscules élémentaires, que l'on appelle gènes et qui sont les supports des propriétés héréditaires, yeux bleus ou bruns, peau noire ou blanche, cheveux bruns ou blonds etc. Il semble que ce soit par une action sur un gène que les substances cancérogènes agissent sur la cellule.

Mais cette action n'est pas absolument limitée aux corps dont nous venons de parler; elle peut se produire par une irritation d'un autre ordre. C'est ainsi, que les rayons X ou le radium — qui d'autre part vous le savez sont utilisés pour combattre la maladie — sont susceptibles par irritation de produire des cancers; c'est par exemple le cancer des radiologues qui se sont longtemps exposés sans précautions suffisantes aux émanations de la lampe à rayons X...

...De même des irritations mécaniques répétées peuvent être à l'origine de tumeurs cancéreuses. Et certains microbes ou parasites produisent chez des animaux des cancers, par l'irritation qu'ils provoquent...

...Nous avons vu maintenant ensemble, non pas certes tous les résultats que les chercheurs ont obtenus dans leurs recherches sur l'origine et le mode d'action du cancer — ces recherches sont très nombreuses et nous passerions des heures à les considérer toutes — mais celles qui ont donné jusqu'ici les résultats les plus intéressants.

Après avoir vu le cancer sous son aspect biologique, considérons-le maintenant, si vous le voulez bien, sous son angle clinique : le cancer, maladie de l'homme.

Quelles sont les parties de notre organisme susceptibles d'être atteintes de cancer ? En principe aucune n'est à l'abri du fléau, à l'exception du tissu nerveux central qui, nous le savons, est incapable de se reproduire : l'enfant nouveau-né possède déjà toutes les cellules nerveuses, les neurones, qu'il aura à l'état adulte. Mais entendons-nous bien, quand je dis tissu nerveux, j'entends parler exclusivement des neurones eux-mêmes et non pas des nombreuses cellules intermédiaires que l'on appelle «névroglie» et qui, elles, sont susceptibles d'être cancérisées et de donner ainsi naissance à des tumeurs malignes du cerveau. Si tous les tissus peuvent être le siège de cancers, la maladie ne les attaque pas cependant avec une égale fréquence. Il en est qui sont assez rares : cancers de la rate par exemple, et d'autres très fréquents comme le cancer du sein ou de la matrice chez la femme ou celui de l'estomac chez l'homme.

L'un des problèmes essentiels pour un bon succès et même pour un succès tout court — des traitements du cancer — est celui de diagnostiquer la maladie, et de la diagnostiquer à temps, à son début. Or à ce stade, malheureusement, le cancer est le plus souvent une maladie douloureuse évoluant doucement, insidieusement, sans que l'état général du malade s'en ressente.

Il importe donc que le médecin diagnostique très tôt la nature cancéreuse de l'affection. Et de quelles armes dispose-t-il à cet effet ? Tandis que dans de nombreuses maladies le laboratoire chimique ou bactériologique lui est d'un précieux secours — une fièvre typhoïde peut être diagnostiquée soit par un test sérologique (basé sur l'étude du sérum) soit par l'hémoculture (la culture bactériologique des bacilles contenus dans le sang); on peut déterminer l'existence du paludisme, vous le savez, par examen du sang au microscope : et la syphilis possède un moyen précieux de diagnostic : les réactions de Wassermann, de Kahn ou de Meinicke — dans le cancer, malgré de nombreuses recherches dans ce sens, l'on n'a pas encore trouvé de méthode analogue.

Le médecin dispose cependant de trois armes : l'examen clinique d'abord, la radioscopie et la radiographie ensuite, enfin le laboratoire d'anatomie pathologique.

Voyons d'abord l'examen clinique : au début il est souvent très difficile de faire le partage entre une tumeur cancéreuse et une tumeur bénigne; il est nécessaire de prendre en considération et l'examen lui-même, et l'histoire de la maladie.

...Ce diagnostic clinique est souvent assez délicat. Cependant il est relativement aisé dans le cas de cancer d'organes externes, de la peau par exemple ou lorsque l'on dispose d'instruments permettant de voir l'intérieur de certains organes : le bronchoscope qui permet d'examiner les bronches, l'œsophagoscope, le rectoscope, le cystoscope qui nous aident à voir l'œsophage, le rectum ou la vessie.

Pour les cancers d'organes internes, la radiographie est le plus souvent d'une grande utilité : l'image d'une tumeur de l'estomac, du poumon, du foie ou du rein permet souvent à elle seule d'affirmer la nature cancéreuse de l'affection.

Enfin, nous l'avons dit, dans de nombreux cas douteux le laboratoire d'anatomie pathologique est au médecin d'un précieux secours. Le principe de l'examen, nous l'avons déjà effleuré, est que le tissu cancéreux présente au microscope, après avoir été coloré bien entendu, une image qui diffère de celle du tissu normal. Il faudra donc prélever un petit morceau de la tumeur et l'adresser au laboratoire qui donnera son diagnostic. Ce prélèvement est facile, dans le cas où le cancer ne siège pas trop profondément, par exemple le cancer du sein, du rectum ou de la peau. Parfois même lorsque l'opération a été décidée, l'examen anatomique est fait en cours d'opération, afin de savoir s'il est nécessaire ou non de faire les excisions larges et les curages ganglionnaires que réclame l'ablation chirurgicale d'un cancer, comme nous allons le voir dans un instant.

Après avoir diagnostiqué la maladie, il convient de la traiter; et ici il faut souligner que l'affirmation que le cancer est une maladie incurable est une inexactitude.

Le cancer est réellement incurable lorsque la maladie est traitée trop tard; mais, prise à son début, l'on peut obtenir des succès excellents.

Deux méthodes sont surtout utilisées dans le traitement du cancer : la

chirurgie d'une part, l'irradiation d'autre part, par les rayons X ou par le radium.

L'ablation chirurgicale de la tumeur est indiquée dans le cas où la tumeur est localisée, où elle n'a pas encore eu le temps de former des colonies, des métastases, et particulièrement quand son siège est facilement accessible : cancer du sein par exemple. D'ailleurs même lorsque des métastases sont déjà formées, la chirurgie peut avoir des indications si les métastases sont facilement accessibles et peuvent être enlevées en même temps, par exemple dans le cas de cancer du sein où le premier relai est constitué par les ganglions de l'aisselle que l'on enlève en même temps que le sein malade. La chirurgie peut d'ailleurs être utilisée aussi comme thérapeutique palliative, pour parer aux accidents mécaniques que produit l'accroissement de la tumeur : la gastrostomie qui permet l'alimentation directe dans l'estomac, lorsque l'œsophage, obstrué par la tumeur, ne laisse plus passer les aliments ou la création d'un anus artificiel lorsque l'envahissement du rectum par le cancer ne permet plus l'évacuation normale. Dans ces cas d'opérations palliatives, ce n'est pas certes la guérison que l'on obtiendra, mais seulement une survie de quelques mois ou même de quelques années dans certains cas, et un soulagement passager, alors que dans l'ablation de la tumeur ce sont de véritables résurrections que l'on obtient parfois.

Le traitement par les rayons X et par le radium est basé sur le fait que ces rayons détruisent les cellules d'autant mieux que celles-ci se reproduisent plus activement. Or nous avons dit que les cellules cancéreuses se multiplient très rapidement. L'action des rayons X et du radium sur la tumeur cancéreuse sera donc sélective : le cancer sera détruit alors que le tissu normal environnant ne sera pas touché. Il s'agit en vérité d'un véritable bombardement des cellules par des particules d'énergie, bombardement qui laisse indemne la cellule normale et qui atteint fortement l'envahisseur. Cette action d'ailleurs si elle est destructrice à forte dose de rayons, peut au contraire, nous l'avons déjà dit, produire des cancers à faible dose souvent répétée.

...Il nous reste à jeter un coup d'œil sur les traitements médicaux du cancer. De très nombreuses thérapeutiques ont été proposées et l'on peut à intervalle régulier lire dans des journaux, même sérieux, que dans telle ou telle Université l'on vient de découvrir le traitement médical du cancer. Nous ne pouvons qu'espérer que cette nouvelle, un jour, sera vraie. Malheureusement jusqu'ici l'immense majorité de ces remèdes s'est révélée, à l'usage, inefficace. Et je ne parle que des traitements sérieux, laissant dans l'ombre ces traitements merveilleux de tous les guérisseurs, rebouteux ou sorciers de l'univers qui prétendent guérir le cancer, qui par imposition des mains, qui par une potion de son cru, qui encore comme ce guérisseur récemment condamné en France pour exercice illégal de la médecine, par de l'eau ordinaire !

Que reste-t-il de toutes ces thérapeutiques ? très peu de choses à vrai dire : le magnésium et le cuivre qui peuvent dans certains cas, mais certainement pas d'une manière générale, être utiles.

Et surtout, ce traitement, que nous avons déjà cité de cancer de la prostate pour les substances synthétiques à action hormonale féminine. Dans ce cas les résultats sont absolument spectaculaires : la tumeur non seulement cesse de s'accroître, mais encore diminue fortement de taille; l'état du malade s'améliore beaucoup jusqu'à faire croire à la guérison complète. Malheureusement les récives sont fréquentes, et alors le traitement n'agit plus. Il y a là cependant et nous ne saurons trop y insister, l'ébauche de la première thérapeutique médicale efficace du cancer.

Nous nous sommes étendus et sur le diagnostic, et sur le traitement des tumeurs malignes, mais, me direz-vous, vous ne nous avez pas parlé de l'évolution de la maladie. C'est que cette évolution est totalement différente suivant le siège de la tumeur, les seuls points communs étant le début généralement insidieux et non alarmant et la fin toujours mortelle en l'absence de traitement.

Je voudrais, avant de terminer, traiter encore brièvement deux points : le cancer est-il héréditaire ? La réponse à la première question est catégorique : non; les histoires de maisons à cancer, de puits à cancer sont pure imagination; quant à la question de l'hérédité, s'il est certain que le cancer chez l'homme n'est pas héréditaire, comme par exemple l'hémophilie, l'on admet actuellement qu'il peut y avoir une prédisposition dans certains cas, ce que l'on appelle une hérédité de terrain. Une facilité plus grande à être atteint de cancer; l'on cite souvent l'exemple illustre de la famille de l'empereur Napoléon qui semble avoir eu une hérédité de terrain pour le cancer.

Le problème du cancer est infiniment plus complexe que celui des autres maladies, car il s'agit d'un processus totalement différent de ceux qui sont éclaircis à l'heure actuelle. Cependant les résultats obtenus jusqu'ici sont déjà substantiels et je suis persuadé d'un fait : la science fera la lumière sur le cancer, comme elle l'a déjà faite sur la plupart des maladies. C'est une étape difficile certes, mais une étape qui sera franchie.

Livres et Revues (*)

**Dr Price Mars JEAN-PIERRE BOYER BAZELAIS
ET LE DRAME DE MIRAGOANE**

(Port-au-Prince, Imprimerie de l'Etat, 1948)

Toute l'histoire du coup d'Etat de Boyer-Bazelais depuis le débarquement à Miragoâne le 27-3-1883, jusqu'à la défaite des rebelles à la fin de l'année par les troupes du Président Salomon nous est contée dans le livre du Dr Price-Mars, «J. P. Boyer Bazelais et le drame de Miragoâne.»

Mais, plus encore que par les péripéties du siège et des combats menés par les insurgés, et que les autographes recueillis nous exposent en détail, nous avons été intéressés par la manière dont le Dr. Price-Mars expose les conditions politiques qui amenèrent, au fond, l'échec du parti libéral et de la tentative dirigée par son chef Boyer-Bazelais. Malgré l'estime que le Dr Price-Mars porte à cette personnalité si généreuse et désintéressée, il ne cache pas que son mouvement était une «importation hasardeuse, adaptation inadéquate et qui ne pouvait aboutir qu'à des résultats illusoire parce que d'application malaisée, sinon impossible, à un milieu social encore impropre à une expérience dont le succès dépend de conditions et de qualités qui lui étaient étrangères».

Félicitons le Dr. Price-Mars de cette pénétrante analyse de la situation politique en Haïti aux environs de 1880.

A. C.

**Bellegarde (Dantès) DESSALINES A PARLE
(Port-au-Prince 1948)**

Sous le titre «Dessalines a parlé» M. D. Bellegarde vient de publier un recueil d'articles qu'il a écrits dans «La Phalange» de Septembre 1946 à Novembre 1947.

Bien que ces articles se suivent dans l'ordre chronologique, l'ouvrage donne une impression de stricte organisation qui, avec la clarté et la vivacité du style, contribue à en rendre la lecture fort agréable.

L'auteur nous entretient des étapes variées de sa longue carrière, entièrement consacrée au service de sa patrie. Intimement mêlé aux événements haïtiens et internationaux, M. Bellegarde, en nous expliquant son rôle, se trouve faire en même temps une revue de tous les grands faits contemporains.

M. Bellegarde nous parle d'abord de son rôle à la S. D. N. et de ses idées sur les relations et l'organisation internationales.

Il a eu ensuite, comme ambassadeur à Washington, une mission des plus délicates à l'époque de l'occupation américaine.

(*) Les auteurs sont priés d'adresser directement à l'Institut Français les ouvrages dont ils désirent faire rendre compte dans cette rubrique.

Mais autant que comme diplomate, M. Bellegarde a servi sa patrie comme organisateur, comme administrateur.

Son action comme écrivain, comme journaliste, comme professeur, comme orateur surtout, est venue s'ajouter aux activités précédentes, les couronner en quelque sorte. Dans ce rôle de publiciste M. Bellegarde a pris une position très nette de défenseur des idées démocratiques, spirituelles, civilisatrices, pacifiques et religieuses.

Toujours au fait de l'actualité, l'auteur dénonce les dangers présents, s'efforce d'éclairer l'avenir et préconise des solutions qui seront dures à mettre en œuvre, déplairont à beaucoup, mais qu'il soutient avec le plus grand courage.

A. C.

Mondésir (Luxembourg) CAUZEMEN PAYZAN

(Port-au-Prince, Imprimerie du Commerce, 1948 — 142 p.)

«Cauzemen Payzan», un nouveau livre qui vient enrichir notre bibliothèque créole. Cette brochure, écrite selon la Méthode adoptée par le Docteur Audain, Georges Sylvain et notre grand barde Oswald Durand, viendra-t-elle porter le dernier coup de pioche à la méthode Laubach en Haïti ? D'une lecture facile, «Cauzemen Payzan» puise ses sujets — car ils sont plusieurs — dans le terroir même. Des souvenirs, des contes, des proverbes et même un roman dramatique : voilà ce que Luxembourg Mondésir nous offre aujourd'hui et cela pour les délices de tous : grands et petits.

P. V.

Abel (Jacques) EDUCATION RURALE

(Publication No. 1 de la Direction Générale de l'Enseignement Rural d'Haïti. — 1948 — 38 p.)

La Direction Générale de l'Enseignement Rural a mené une vaste enquête sur le problème des écoles rurales.

L'importance des questions étudiées déborde singulièrement le cadre étroit de l'enseignement proprement dit, et c'est un véritable tableau de la vie du paysan haïtien que présente aujourd'hui M. Jacques Abel.

Sans aucune complaisance pour les idées acquises, avec beaucoup de clairvoyance et de courage, l'auteur montre que, dans l'état actuel de la situation des campagnes, le paysan haïtien a moins besoin de doctrines politiques ou philosophiques d'inspiration étrangère, que d'avoir la possibilité de vivre au jour le jour, de subsister biologiquement pour ne pas mourir. Illétre, amorphe, sans abri, sous alimenté, guetté par la tuberculose, la syphilis, le pian, le paludisme, il faut d'abord le loger, le nourrir, le guérir.

Le programme proposé par M. Abel tient en 7 points :

- 1) organisation des villages
- 2) création de colonies agricoles
- 3) institution d'une banque agricole
- 4) institution de tribunaux terriens
- 5) réorganisation de la police rurale

6) amélioration des voies de communication

7) développement de l'agriculture et de l'élevage.

C'est un fort beau programme. Souhaitons sa prompte réalisation.

Dr. G. de C.

L'INSTITUTEUR (revue mensuelle d'éducation et d'instruction (No. 1).

Cette revue s'adresse aux instituteurs haïtiens, pour les aider dans leur tâche, et comporte une partie théorique (pédagogie, psychologie) et une partie pratique (textes de devoirs pour les différents cours). Revue sérieuse et intéressante.

REVUE DE L'HISTOIRE DES COLONIES FRANÇAISES (86 p.)— Paris

Nous venons de recevoir un extrait de la Revue de l'Histoire des Colonies Françaises. Cette publication a pour auteur M. G. Debien un des meilleurs spécialistes français de l'histoire d'Haïti qui passe ici en revue tous les travaux consacrés à l'histoire de St. Domingue tant par les Haïtiens que par les Français.

Il ne s'agit pas seulement d'un inventaire aride; M. Debien analyse avec soin les ouvrages, les apprécie très nettement, signale leurs défauts et surtout indique quelle est la voie à suivre pour les futures recherches.

Ce travail considérable apporte une clarté nécessaire dans ce domaine historique si riche, si intéressant, mais où un plan d'ensemble des recherches fait défaut.

Cette publication courte mais dense, savante sans être ardue sera l'auxiliaire nécessaire de tous les spécialistes et aussi de tous ceux qu'intéresse l'histoire de St. Domingue.

A. C.

REVISTA NACIONAL DE CULTURA — (Nos. 66, 67, 68, 69, année 1948)

Ministerio de Educacion Nacional — Caracas — Venezuela

La Direction Culturelle du Ministère d'Education Nationale de Venezuela édite et distribue depuis neuf ans une revue dont le succès n'est plus à faire, mais qu'il nous est agréable de signaler ici.

La Revista Nacional de Cultura comporte généralement quatre rubriques principales. La première contient des études et articles variés, se rapportant aux différentes branches de la culture : philosophie, sociologie, histoire, littérature, art, science... etc. La deuxième rubrique est consacrée à la poésie. La part faite à celle-ci est importante et traduit la faveur dont elle jouit au Venezuela. Ce pays est, en effet, un des rares où les quotidiens publient des poèmes et où les récitals de poésie attirent les foules.

Au sommaire s'inscrit encore régulièrement le «Rincon Antigo», partie traitant de l'antiquité classique, ainsi que de l'histoire de l'Amérique, périodes pré-Colombienne et coloniale.

Enfin la revue s'achève par l'analyse de livres dont les sujets ressortissent aux différentes disciplines précédemment évoquées, et par une chronique de l'actualité littéraire et des nombreuses activités culturelles du pays.

La «Revista Nacional de Cultura», par le soin apporté à la présentation et

à l'impression, fait honneur à l'édition et à la typographie vénézuélienne.

Il serait vain de vouloir résumer, encore moins analyser en quelques lignes, la matière riche et diverse composant les quatre fascicules que nous avons reçus. Nous nous contenterons de noter les articles suivants :

— «Les Poètes de la Résistance française» de Jean Camp, traduction de la conférence prononcée à l'Institut Français d'Haïti, en Mars 1948.

— «Le Royaume de ce monde» extrait d'un livre de Alejo Carpentier, dont l'action se déroule principalement en Haïti, et retrace une succession de faits extraordinaires ayant pour théâtre l'«île montagneuse»; notamment la vie du monarque noir, Henri Christophe, un des personnages les plus marquants de l'histoire américaine, dont la carrière prodigieuse débute par le troc de l'habit blanc de cuisinier de l'auberge «La Couronne» pour la casaque militaire.

— «Baudelaire en 1848» par René Durand, Professeur à l'Université Centrale de Caracas.

Signalons enfin l'article de notre collaborateur Paul Verna «La poésie moderne haïtienne», traduction par Neftali Noguera Mora (V. Conjonction No. 12 p. 48.)

Dr. H. F.

NOTA PRELIMINAR SOBRE LOS EDENTATA XENARTHRA DEL PLEISTOCENO ECUATORIANO.

R. Hoffstetter, membre de la Mission Universitaire française en Equateur.
(Edit. Casa de la Cultura ecuatoriana, Quito 1948 — 14 pp., 3 fig.)

Il s'agit d'une nouvelle publication de notre collègue et ami Hoffstetter cette fois sur les Edentés fossiles, ordre de Mammifères qui a joué et joue un rôle prépondérant dans la faune sud-américaine. L'auteur signale, en particulier, la présence en Equateur de deux genres qui n'y avaient pas encore été découverts.

Cette note, remarquable par sa sobriété et sa concision, est préliminaire. Nous bénéficierons donc d'autres publications sur le même sujet. Récemment nous avons rendu compte d'un important ouvrage du même auteur sur la Génétique humaine. Nous félicitons M. Hoffstetter de manifester avec autant de vigueur la présence de la Pensée scientifique française à l'Etranger.

J. B.

«QUEBEC WALLONIE» (No. 2 — 110, Hulos, Liège. — 50 p.)

Conjonction a reçu avec plaisir le second numéro du périodique édité par le mouvement «QUEBEC-WALLONIE».

Infiniment sympathique par l'esprit qui l'anime, cette revue a pour but de travailler à la solidarité gallo-latine mondiale. Partie de Wallonie, elle s'adresse surtout aux autres bastions avancés de spiritualité et d'ethnie françaises. Emanant d'un groupement non politiquement français, elle intéressera tous ceux qui chérissent la culture et l'esprit français.

Le public haïtien cultivé ne manquera pas d'accueillir avec faveur, cette revue qui essaye de développer la connaissance de l'Amérique française, et de rapprocher les francophones mondiaux aux nationalités si diverses.

La réalisation de «QUEBEC-WALLONIE» est à la hauteur de son ambition. Abondamment illustré, spirituel, documenté et varié, ce numéro, issu d'un des plus brillants avant-postes de la culture romane de l'Ancien Continent, apporte dans la Mer des Caraïbes des qualités bien françaises d'équilibre, d'élégance et de bon goût.

N. B.—La Fédération des Jeunes de Langue Française vient de créer une section toute dévouée à mieux connaître Haïti afin d'être en mesure de lui faire une excellente propagande qui la mette à portée des franco-phones du monde entier.

Pour que les «Amitiés Belgo-Haïtiennes» vivent, elles doivent compter sur le concours bénévole de tous ceux qui, possédant une petite ou moyenne culture, sont capables d'expliquer le visage de la République d'Haïti aux amis de Wallonie ou Belgique française.

Nous ne demandons pas de cotisations, mais des concours : il nous faut au plus tôt des correspondant (e) s haïtien (ne) s.

Tout jeune homme ou jeune personne qui enverra ses nom et adresse et si possible photo au Secrétariat des Amitiés Belgo-Haïtiennes F J L F. 110, Rue Hullos à Liège en Wallonie (Belgique française) recevra deux ou trois luxueuses brochures qui lui feront connaître le pays et un correspondant ou une correspondante à leur choix.

Joignez donc sans tarder notre nouvelle section.

P. d'Argent.

IV CHRONIQUE

A la Légation

L'ADDITIF A L'ACCORD CULTUREL FRANCO-HAÏTIEN

En vue de préciser les modalités de coopération entre l'enseignement français et l'Université d'Haïti et de combler certaines lacunes révélées par l'expérience, le Gouvernement français, représenté par Son Excellence M. Maurice Chayet, Ministre de France et le Gouvernement haïtien, représenté par Son Excellence M. Edmé Manigat, Secrétaire d'Etat des Relations Extérieures, ont signé le 23 octobre dernier, un Additif à l'Accord Culturel Franco-Haïtien du 24 septembre 1945.

La signature de ce document diplomatique est l'aboutissement de longs efforts déployés tant à Port-au-Prince qu'à Paris par M. Lucien Hibbert, Recteur de l'Université d'Haïti, ainsi que par le Ministre de France et le Directeur de l'Institut Français.

Entre autres dispositions, cet Accord additionnel prévoit la construction par le Gouvernement français du local de l'Institut Français sur un terrain fourni par le Gouvernement haïtien, — l'octroi de bourses d'études supérieures et de bourses artisanales en faveur des étudiants haïtiens et des concours français pour l'enseignement de la Médecine en Haïti.

A l'Institut

SEJOUR DE MONSIEUR MICHEL LEIRIS

M. Michel Leiris, attaché à l'Office National de la Recherche Scientifique et chargé du Département de l'Afrique Noire au Musée de l'Homme, est arrivé à Port-au-Prince le 24 septembre venant des Antilles Françaises.

M. Leiris a prononcé à Port-au-Prince trois conférences qui, toutes, attirèrent un auditoire considérable.

1° Le mardi 12 octobre, à l'Institut Français : «Message d'Afrique», étude sur la civilisation de l'Afrique Noire, envisagée sous les aspects spirituels.

2° Le mardi 19 octobre, à l'Alliance Française : «Sculpture Africaine».

3° Le mardi 25 octobre, à l'Institut Français : «Antilles et poésie des carrefours», causerie de caractère plus littéraire.

M. Leiris, après avoir profité de son séjour en Haïti pour visiter la région de Marbial et l'Île de la Tortue, quitta Port-au-Prince le 26 octobre, entouré des regrets de tous et particulièrement des ethnographes haïtiens avec qui il avait eu de longs et fructueux entretiens.

RETOUR DE MONSIEUR LANDO, DIRECTEUR DE L'INSTITUT FRANÇAIS

Le 17 octobre dernier, M. Lando est arrivé à l'aérodrome de Bowen Field, après un séjour de quelques semaines en France.

M. Lando avait, auparavant, séjourné cinq semaines aux Etats-Unis, invité par une Université Californienne où il donna un enseignement sur la langue et la littérature françaises et prononça plusieurs conférences sur le thème : «Haïti, foyer de la culture française dans les Caraïbes».

M. Lando avait mis à profit son séjour à Paris pour traiter de différentes questions d'ordre culturel et pour enrichir la bibliothèque, la collection de films et de disques ainsi que le matériel de laboratoire de l'Institut Français.

RESULTAT DES EXAMENS

Liste des élèves admis au concours des Bourses pour la préparation à l'Ecole Normale Supérieure d'Haïti (25 octobre 1948) :

Section des Lettres : Fritz Antoine, Bruce Jean-Baptiste, Grégoire Eugène.

Section des Sciences : Calistène Féquière.

Les Livres

MYTHOLOGIE VODOU

par Milo Marcelin

Illustrations du peintre populaire feu Hector Hippolyte
à 6 Gourdes l'exemplaire.

NATIF - NATAL

Un conte en vers de
F. Morisseau-Leroy

à 5 Gourdes l'exemplaire.

